



Rosa
la Rose
2023-2024

ROSA LA ROSE

Volume XXII, Spring 2024

Northwestern University

Department of French and Italian

Table / Indice

Isabel Yang	<i>La Musica</i>	2
Siri Anderson	<i>Senza titolo</i>	3
Francesca Fischer	<i>Il lago occupato</i>	4
Valeria Yzaga	<i>Vagues de bonheur : le paysage de tes rêves</i>	5-7
Gabe Bayer	<i>Un visitatore dal mondo della letteratura</i>	8
Ava Moorhem	<i>Senza titolo</i>	9
Juliet Burks	<i>Des roues et des ailes</i>	10
Claire Iben	<i>Une journée printanière</i>	11
Lucie Paul	<i>Histoire de Voyage</i>	12
Sonali Chandra	<i>Chi Sono</i>	13
Will Latinen	<i>Senza titolo</i>	14
Emily Chow	<i>Autour de la Susan Paresseuse</i>	15-17
Lucy Madsen	<i>Le soleil du désert</i>	18-19
Antonio Ometeotl	<i>La donna dei fiori</i>	20
Daigo Moriwake	<i>La Sprezzatura</i>	21
Fiona Roach	<i>La vie ordinaire</i>	22
Juliet Burks	<i>L'encre invisible</i>	23-24
Lindsey Smith T	<i>Le Soleil et La Lune</i>	25-26
Efren Ponce	<i>La danse</i>	27-28
Sarah Campbell	<i>Le Donne Sono Forti</i>	29
Jon Mandrell	<i>Le chemin, les oiseaux, les montagnes</i>	30-31
Matthew Huang	<i>Il sorgere del sole</i>	32-33
Lindsey Smith T	<i>Trois Enfants Font Une Sieste</i>	34
Ronaldo Tineo	<i>Senza titolo</i>	35
Jon Mandrell	<i>Ma chambre, ma solitude</i>	36-37
Shayla Abrams	<i>Senza titolo</i>	38
Molly Braun	<i>L'artiste de notre génération</i>	39-41
Emma Relyea	<i>Un amore come casa</i>	42
Maddy Bornstein	<i>Art interdit</i>	43
Emefa Dzodzomenyo	<i>Une journée en plein air</i>	44-45
Fiona Roach	<i>La Moustache</i>	47-48
Riana Tadonki	<i>Echos d'une Cascade</i>	49-51
Alice Hurley	<i>Portrait d'une famille moderne</i>	52-53
Claire Iben	<i>Ce dimanche de juin</i>	54-55
Jenny Aguilar	<i>Senza titolo</i>	56
Bettina Sánchez	<i>La mia foresta pluviale</i>	57-58
Isabela Candal	<i>Una mattina differente</i>	59
Jax Mantione	<i>Senza titolo</i>	60
Lindsey Smith T	<i>Monsieur la Gargouille</i>	61
Charlie Bavis	<i>Poesia per un amico</i>	62
Allie Salyga	<i>L'eclissi</i>	63
Kaeoli Sapp	<i>L'armonia sul pavimento della cucina</i>	Front
Kaeoli Sapp	<i>Siamo quello che mangiamo</i>	Back

La Musica

Quando ero bambina ogni notte mi addormentavo alla musica dei miei genitori
Mamma suonava il violino, Papà suonava il violoncello
Io imparavo subito la mia coscienza
Sono un'onnivora di musica
La musica classica è la mia verdura, la musica pop è la mia torta, la musica rap è il mio dolce
Cantare attiva il mio corpo, e apre la mia mente

Isabel Yang / Massimiliano Delfino

Il lago è la mia casa,
La sabbia è il mio pavimento,
L'acqua è la mia aria,
Il pesce è la mia compagnia, e
il cielo è il mio soffitto.
Dalla nascita, sono stata nel lago
Crescevo nelle onde.
Il vento cantava a me.
Il sole rischiarava il mio giorno e
lo ero contenta.
Alla scuola, la mia casa è lontana, ma
lo non sono triste, perché
Il lago è la mia casa.

Siri Anderson / Massimiliano Delfino



Il lago occupato

In un posto occupato c'era un lago
sul lago, gli studenti sulle barche alzavano le loro vele nel vento
accanto al lago c'erano alberi e erbe dove i conigli e gli uccelli ballavano
e facevano spuntini
di fronte al lago, un sentiero per la gente per camminare, correre,
andare in bici
la gente, gli animali e gli studenti
chiacchiere tra loro mentre si muovevano
il lago era pieno di attività

Ma all'improvviso le onde diventavano più grandi
i venti grandi spingevano gli alberi e le erbe
i conigli e gli uccelli si nascondevano
la gente indicava le onde e se ne andava
le barche tornavano a riva, gli studenti si ritiravano dentro
subito, il lago era silenzio di nuovo

Francesca Fischer / Paola Morgavi

Vagues de bonheur : le paysage de tes rêves

Ton paysage idéal est et sera toujours la plage. Mais pas n'importe quelle plage. C'est la plage où tu vas absolument tous les week-ends d'été depuis que tu es née. Et sans exagérer, depuis que tu es née, Lapa Lapa est un lieu qui conserve trop de souvenirs pour toi, de tes premiers pas à ton premier bisou, c'est un lieu unique et irremplaçable dans ton cœur. Et non seulement ça, mais c'est l'endroit où tes parents se sont rencontrés, donc, on pourrait dire, que sans cette plage, tu ne serais pas née. Voici ton paysage de bonheur, dans ce cas, un paysage réel, mais qui signifie tant pour toi, que tu as parfois l'impression que c'est ton imagination.

À partir du moment où tu es dans la voiture, et tu commences à t'élever sur ce chemin de terre - un chemin mal fait, non revêtu, rempli de trous et de dénivelés - entre en toi un mélange de paix, de nostalgie, et d'adrénaline. Tu ressens l'émotion de savoir que ton endroit préféré se trouve derrière cette colline de sable. Une route de terre au milieu d'une montagne, trop de sable, et une monotonie des couleurs qui pour beaucoup serait peu attractive, mais qui pour toi est la manière la plus spéciale d'amorcer l'été.

Tu es déjà à mi-chemin, tu arrives au sommet de la montagne, et maintenant, c'est à ton tour de descendre. Mais avant ça, tu t'arrêtes au sommet seulement pour contempler, en compagnie avec toi-même, l'incroyable paysage qui vient de s'ouvrir au-devant de toi. À ta droite, tu peux voir les ruines préhistoriques où selon la légende, vivent les pirates. À ta gauche, l'emblématique tour d'électricité de Lapa Lapa, celle qu'on voit de l'autoroute au sommet de la montagne, et celle qui est le point de repère pour savoir quelle est la distance qui nous sépare de la plage. Juste en face de toi, l'horizon tracé par la mer infinie et la baie qui se forme entre les montagnes. Une vaste zone de sable qui sépare la mer de la rangée de 52 maisons. Toutes très semblables mais en même temps, assez différentes. Toits en tuiles, murs blancs, portes et fenêtres en bois, et quelques cheminées. Parmi elles, presque au milieu, tu repères la tienne : lot numéro B6.

Maintenant, tu descends. Virage après virage, tu arrives finalement à ta maison. Tu quittes la voiture et l'odeur d'humidité mélangée à la brise et la chaleur, t'embrasse. Derrière toi, la petite grotte dans la montagne ; celle qui dans la journée a l'air confortable, mais qui quand la nuit tombe, semble terrifiante. La porte de la maison s'ouvre. Tu traverses le garage et la cuisine, anxieuse de voir la plage devant toi. Tu passes à travers la salle de séjour, sors sur la terrasse, et voilà, le plus beau paysage. Debout sur la terrasse de la maison, tu as la plage et la mer devant toi. Tu inspires l'air frais à plusieurs reprises, fermes les yeux, et contemples la sensation de paix et de joie que t'envahit pendant quelques secondes.

En cet instant, un souvenir te vient à l'esprit.

C'est midi. Le soleil plus intense que jamais. Le ciel bleu,

complètement clair, pas le moindre nuage. Tu te promènes vers le rivage avec ton grand-père, et tu sens comme le sable qui s'enfouit dans tes sandales te brûle les pieds. Au fond, les vagues rugissent avec pouvoir ; c'est un jour de grand vent et les courants sont forts. « Voici les oiseaux ! », dit ton grand-père. Soudain, tu vois un groupe d'oiseaux qui sont en face de vous. Tu commences à courir entre eux et un par un, ils prennent leur envol au-dessus de l'eau. Tu te retournes et tu vois tes petites empreintes sur le sable noir. Au fond, l'image de ton grand-père avec un grand sourire. Une telle jouissance t'envahit !

Tout à coup, tu ouvres les yeux.

C'est le moment du coucher de soleil. Le moment le plus magique selon toi, et il n'y a pas de meilleure manière d'en jouir que complètement seule, allongée sur le sable, à regarder comment les couleurs du ciel deviennent de plus en plus envoûtantes. Pourpres, orange, rouges, et bleues. Le soleil descend peu à peu vers l'horizon et son reflet dans la mer te remplit les yeux d'énergie positive et te ressource. À ta droite, toujours cette falaise parfaitement délimitée qui se découpe au milieu du ciel peint aux couleurs pastel.

Peu à peu, les crabes commencent à sortir de leurs trous, et le sable prend une teinte rouge. Des rouges et des orange qui se mêlent en se mixant. Il y a déjà un peu de vent qui fait voler quelques grains de sable, mais les derniers rayons de soleil te réchauffent encore le visage. En arrière-plan, le bruit des vagues sur le sable et le chant occasionnel des oiseaux composent une musique qui te détend. Un son répétitif qui te tranquillise et qui peu à peu t'endort. Quand le dernier rayon du soleil est en train de se coucher, tu fermes les yeux, fais un vœu, et te plonges dans une sieste profonde à côté de la mer, en contemplant le privilège que tu as d'être là.

Quand tu te réveilles, tout est sombre. Mais tu te sens en sécurité. Tu es dans ton paysage de bonheur. C'est l'endroit qui t'a vue grandir. Au milieu des montagnes, de la mer et du sable, *Lapa Lapa* ne cessera jamais d'être l'endroit qui peut résoudre tous tes problèmes. L'endroit où tu veux toujours retourner. Et, surtout, l'endroit où tu es toujours toi-même.

Valeria Yzaga / Marie-Thérèse Pent

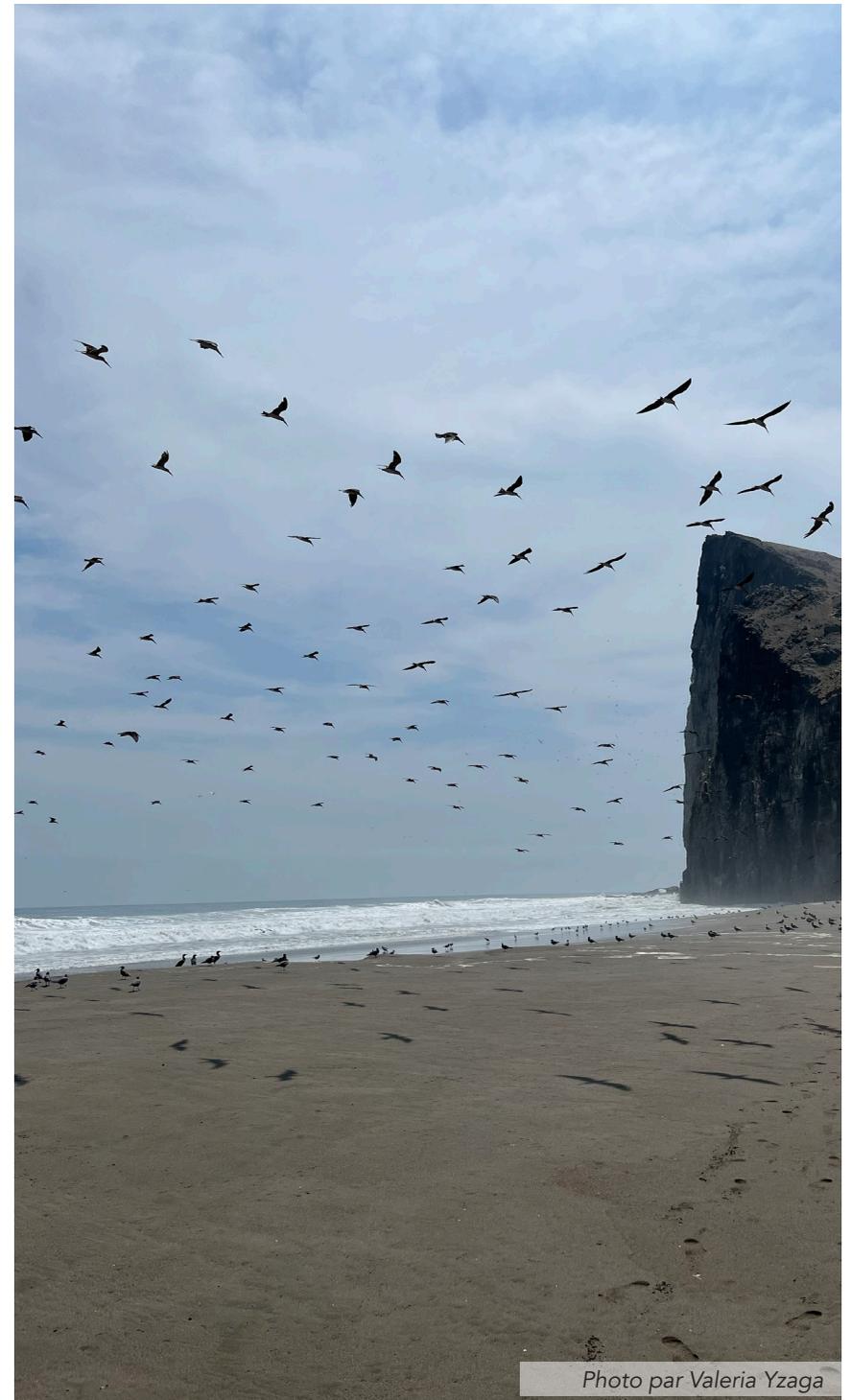


Photo par Valeria Yzaga

Un visitatore dal mondo della letteratura

Una spiaggia bianca
e una strada nera,
una poesia
e una libreria.

D'Italo Calvino e
Beppe Ungaretti,
Di Niccolò Macchiavelli,
e Dante Alighieri.

Firenze e Ravenna,
Napoli e Roma,
conosco questi posti,
da poesie, da libri.

Sto passeggiando per una
tipica città moderna,
mentre penso a Bologna,
che non ho visto ancora.

Gabe Bayer / Daniele Biffanti

Una brezza tranquilla arruffa i miei capelli mentre io sono sul "lake fill" e io ammiro la bellezza del lago Michigan. Io sento il rumore degli uccelli, io sento il morso freddo dell'acqua, e quando io chiudo gli occhi, io posso immaginare io sono con chi io amo di piu'. Nonostante io abito nel Midwest, molte miglia lontano dal grande corpo di acqua, l'oceano mi ricorda casa. L'oceano, per me, e' un mare di memorie, dagli echi delle risate gioiose che io ho condiviso con mia sorella ai momenti tranquilli che io ho passato ad ascoltare la melodia delle onde. Piu' importante, passare il tempo in spiaggia ha sempre significato passare il tempo con la mia famiglia. Ora che io sono all'universita', trecento miglia lontana da loro, io prendo ogni opportunita' che io posso per sentire un collegamento con loro. Mentre li non e' l'oceano, un'occhiata rapida al lago Michigan e' sufficiente per ricordare la mia famiglia.

Ava Moorhem / Massimiliano Delfino

Des roues et des ailes

On s'est réveillé à 4 heures du matin pour parcourir le monde dans une monstrueuse machine en métal. On n'était pas le premier ni le dernier à s'arracher au paradis coussiné pour se retrouver à l'aéroport-lieu par excellence de l'éclairage douloureusement fluorescent. Des visages défilent, mais on n'en enregistre aucun. Ce sont des masques, des coquilles vides, qui traversent sans expression les couloirs de sécurité et les files d'attente des cafés.

Comment en est-on arrivé là, dans ce lieu dépourvu de tout enjouement ? On dit que le voyage est la destination, mais on espère que ce n'est pas le cas. On prie, on supplie Dieu de faire en sorte que ce ne soit pas le cas. On est assis, maussade et dégoûté par l'odeur écrasante de l'odeur corporelle mélangée à des nettoyeurs puissants. On lutte pour grignoter un bagel caoutchouteux pour tenter de se débarrasser de l'assaut de la nausée. Même le café n'y fait rien. L'amertume de cette concoction tiède et diluée colle à la langue.

La caféine envahit les entrailles et on a soudain besoin d'aller aux toilettes. On hésite, sachant que l'on devra traîner un pauvre bagage juste à côté de la fosse d'aisances dans le réduit étroit qu'est un cabinet. Malheureusement, on se surprend à faufiler entre les passagers en retard pour leur départ à 6 heures. Enfin, on revient à la porte d'embarquement, soulagé, pour constater qu'un vieil homme bourru vous a chipé votre siège. Ce qui serait un désagrément mineur ressemble à un dommage corporel. Quelle galanterie, imbécile !

Le son statique du haut-parleur se répercute dans tout le corps. Enfin, il est temps de monter à bord. En se frayant un chemin vers le fond de l'avion, les visages suffisants des passagers de première classe provoquent un certain vitriol que l'on ne savait pas posséder. Mais tout cela disparaît lorsque les roues quittent le sol et que l'on se retrouve en apesanteur, les ailes de la machine dansant en parfaite synchronie avec le vent. Le monde se dilue lorsqu'on monte dans les nuages et que la buée s'accumule sur les vitres. On trace des traits délicats d'un doigt baladeur le long des bords de la fenêtre, imaginant pouvoir toucher l'extérieur ourlé de givre. On s'endort, bercé par la gigantesque machine en métal qui amène l'Homme non pas là où il veut aller, mais là où il est destiné à arriver.

Juliet Burks / Marie-Thérèse Pent

Une journée printanière

On s'est réveillé très tôt ce matin. Avec lenteur on s'est dressé pour ouvrir les rideaux qui couvraient la lumière du soleil. Enfin ! On sent une vague de plaisir déferler sur sa peau quand on peut voir cet orbe briller dans le ciel. On se précipite au frigo pour préparer le petit déjeuner : deux œufs et une tranche de baguette, le début d'une journée comme toutes les autres. Mais cette fois, la pesanteur de l'hiver est dissipée, cette fois on peut sortir de la maison.

On s'est habillé rapidement, maintenant excité pour la journée à venir. On sort de l'appartement, on ferme la porte à clé et on contemple pendant quelques secondes le petit couloir avec son tapis rouge et son ascenseur minuscule mais ornée. On se retrouve dans la rue Mouffetard et on se rend compte qu'on est dimanche. On soulève ses lourdes jambes et on observe le marché dans une frénésie d'activité : familles faisant les courses, couples dansant dans la rue, un monsieur jouant de son accordéon. Soudainement, on se sent plein d'énergie et on commence à courir. On passe devant la boulangerie du coin, ses odeurs de pain fraîchement cuit et de sucre flottantes de la vitrine jusqu'au nez. Les bâtiments deviennent flous quand on passe près d'eux et enfin la voici.

La seine.

Elle coule doucement entre ses deux rives, étincelante sous le soleil qui a maintenant atteint son apogée. On se sent oublier tous les mauvais souvenirs du froid mordant, des mains gelées et des oreilles glacées. Maintenant on ne voit que les arbres qui reprennent leurs feuilles, les fleurs qui fleurissent et la rivière ruisselante. On ralentit pour mieux tout observer. Un couple à droite fait de même et on lève le bras pour les saluer. On continue sa course, mais d'un pas assez lent pour apprécier la nouvelle saison. Ce n'est même pas encore le solstice, mais on sait déjà que ce printemps, il sera formidable.

Claire Iben / Marie-Thérèse Pent

Histoire de Voyage

Quand j'étais jeune, ma famille a fait de nombreux voyages. Mon père est historien et ma mère était professeure d'art au lycée, et entre les deux j'ai eu la chance incroyable de bénéficier d'une éducation en dehors du système scolaire public. J'ai appris les sciences humaines dans les endroits mêmes où leurs plus grands praticiens avaient vécu - Londres et Paris, Rome et Athènes et Istanbul - et chaque soir autour de la table du dîner, mes parents et mes grands-parents parlaient profondément de ce que nous avions appris pendant la journée et racontaient les histoires qui se cachaient derrière les choses que nous avions vues.

J'ai eu de nombreuses expériences formatives au cours de ces années-là, mais une en particulier se distingue maintenant. En 2018, ma famille était à Paris durant la Fête des Lumières. Ma petite sœur et moi voulions la voir, mais nos parents n'étaient pas disponibles à cause d'un dîner avec un ami français. Ils ne nous ont pas dit spécifiquement de rester à l'hôtel, donc nous sommes sorties dans la rue.

Nous sommes allées seules au festival et avons vu tous les chars de parades lors de leur tour à l'extérieur des Tuileries. Toute la ville était illuminée et les rues étaient remplies de gens. Je me souviens comment la Seine scintillait avec tant de personnes portant leurs propres lumières. Nous sommes entrées au Louvre pendant que tout le monde était occupé à admirer le défilé et sommes allées dans les anciennes fondations, qui sont ma partie préférée ; j'adore beaucoup d'œuvres au Louvre, mais on peut ressentir la puissance qui émane de ces pierres anciennes. Et personne d'autre n'était là. Nous avons presque tout le musée pour nous toutes seules. Nous pouvions entendre les tambours du défilé pendant que nous traversions les couloirs du palais jusqu'à la Salle Rouge, où le Sacre de Napoléon demeure, et la vue de la pyramide en verre dans la cour était magnifique. Elle brillait.

Il y a un bâtiment du même architecte - qui s'appelle I. M. Pei - qui se trouve au pied des montagnes Rocheuses au Colorado. Quand j'étais petite, en conduisant sur l'autoroute 93, mon père aimait toujours me le montrer ; puis il me rappelait invariablement le lien entre lui et le palais de l'autre côté de l'Atlantique. Maintenant, je ressentais cette connexion avec Paris. Le monde semblait incompréhensiblement grand et infiniment petit en même temps, et je suis sortie du musée avec une compréhension plus profonde de l'espace, ainsi qu'un sentiment d'émerveillement enfantin que je pense avoir conservé depuis.

C'est un monde magnifique. Je le savais alors aussi profondément que l'on ne peut jamais savoir quelque chose, et je ne veux jamais l'oublier.

Lucie Paul / Marie-Thérèse Pent

Chi Sono

Forse perché sono nata negli Stati Uniti, sono americana.
Ma non lo so se il luogo di nascita dei miei mi rende indiana.

Continuo a domandarmi questo quesito buono.
Perché sono confusa su chi sono.

Magari sarò una persona ricca che lavora in ufficio tutto il giorno.
Ma può anche darsi che farò qualcosa senza ritorno.

Dunque, ho più lavoro che farò.
Devo rispondere, chi sarò.

Vorrei godere la mia vita e riempirla con l'avventura.
Vorrei vivere senza la paura.

Se ce la farò, la mia vita potrebbe essere un diamante.
Perciò "chi vorrei essere" è la domanda più importante.

Ogni giorno imparerò tutto ciò che è possibile.
Renderò la mia vita qualcosa di incredibile.

Sarà difficile trovare questo equilibrio perfetto.
Ma almeno so che non c'è un sentiero corretto.

Sonali Chandra / Daniele Biffanti

Di dove sei? Dove è la tua casa?
Questa è una difficile domanda.
Non mi sento americano, ma sono di dove?
Ho dormito in molti letti, quasi nove.
Ho abitato in sette paesi,
Sono nato lí ma non sono canadese.
Grazie ai miei genitori
è plus facile adattarsi.
Se mi trasferissi in Piemonte,
mi adatterei come un camaleonte.
Il luogo in cui mi trovo nel presente
è la mia casa, come Lei sente.
Quando un letto è accueillente
il confort si trova nell'ambiente
La casa è un'idea dinamica,
dove il cuore trova un amico.

Will Latinen / Massimiliano Delfino

Autour de la Susan Paresseuse

Je quitte les États-Unis pour le pays natal de mon père. J'arrive à Kowloon, Hong Kong. La vue des lumières de la ville. L'odeur du porc bao. Les sons de la langue cantonnaise. Le goût de l'air salé. Le toucher de la main de mon père dans la mienne. Je suis une fille américaine. Je suis une fille chinoise. Je suis une fille perdue. Un poisson hors de l'eau. La douleur et la misère. L'isolement m'absorbe. Où suis-je ? Qui suis-je ?

*

Aux États-Unis, ma maison dans ma petite ville dans l'Illinois est mon confort. La facilité et la familiarité. C'est ce que j'ai connu toute ma vie. Tout ce que je pensais savoir. Cependant, je ne pouvais pas m'empêcher de me demander pourquoi j'étais différente des autres. De tous ceux qui étaient blancs. Toute la ville. Mes cheveux noir foncé. Mon visage ovale. Mes yeux en amande. J'étais l'autre. Peu importe à quel point je me sentais à l'aise, je n'avais pas la même apparence. Pourquoi ? Qu'est-ce que je rate ? Qu'est-ce qui me rend unique ?

*

Je voyage dans le pays d'origine de mon père avec ma famille. Je dois renouer avec mes racines et explorer ma véritable identité. L'identité à laquelle je n'ai jamais eu de réponses. Je rends visite à ma grand-mère dans sa ville natale pour la première fois. J'ai 10 ans. Une petite fille forte, délicate. Au fil des jours, mon père me fait visiter. Il m'emmène dans des temples bouddhistes. Le Port de Victoria. Les Marches de Macau. Disneyland de Hong Kong. Mais les sites touristiques n'ont pas suffi à révéler qui je suis. Pour comprendre mon héritage chinois. Pour expliquer l'altérité qui m'a toujours habitée. Pour faire la lumière sur ma signification culturelle. Cette tournée n'était qu'une pièce du puzzle. Un puzzle sans fin.

*

Cela commence lors d'un dîner festif. Une invitation chez ma grand-mère pour son repas fait maison. J'entends un léger chantonement venant de la cuisine. Mes yeux et ma faim grandissent en synchronisation. Je m'approche de la "Susan paresseuse" au centre de la table, ensevelie sous une avalanche de ma nourriture préférée. Elle en est couverte. Couverte de *char siu* fraîchement haché. Couverte de *bok choy* cuit à la vapeur. Couverte de canard laqué doré. Couverte de *dan tats* feuilletés. Couverte d'une soupe de bœuf épais. Mon cœur fait une petite danse. Mon esprit tourne comme la Susan paresseuse. Et puis elle entre en scène. Nerveuse et enthousiaste. Je lui fais un câlin alors que les années perdues reviennent en une seco-seconde. Où est passé le temps ?

Li Pik Chun. C'est une personne âgée agile. Tellement souple. Tellement vive. Prête à conquérir le monde. Prête à m'affronter. Elle dit que l'âge n'est qu'un chiffre. Et ses cheveux noir foncé. Son visage ovale. Ses yeux en amande. C'était comme me regarder dans un miroir.

*

Je suis assise coincée entre mon père et ma sœur. Ma grand-mère nous pose des questions sur notre voyage. Nous répondons. Des banalités. Mais je suis en mission. Où suis-je ? Qui suis-je ?

Elle pose des questions sur le festin appétissant qu'elle a préparé. Je pose des questions sur sa vie à Hong Kong. Je pose des questions



sur l'histoire de son pays. Je pose des questions au sujet de l'enfance de mon père. Elle me raconte toutes les histoires. Tous les moments que je suis curieuse de savoir. J'apprends comment mon père se sentait seul quand il a quitté Hong Kong pour aller étudier en Angleterre à seulement 13 ans. La persévérance de ma grand-mère face au racisme quand elle voyage aux États-Unis, étant l'autre aussi. Significativement soutenue par sa passion pour la foi et la religion chrétienne, elle se comporte en suivant les thèmes de l'amour et l'espoir qui guident toujours ses histoires. Sa voix douce et sa mémoire vive m'ont donné le pouvoir de voyager dans le temps. J'ai des super pouvoirs. Son ardeur et sa sagesse. Elle me donne une raison de croire en moi. Et une raison d'ouvrir les yeux et de voir qui je suis censée être. Les fossés qui commencent à être comblés par mon altérité. Des parties de ma véritable identité. Les pièces du puzzle commencent à être assemblées. Chaque crevasse se met en place.

*

Je me rends compte que le fait de me connaître ne dépendait pas d'où je dois aller. Ou les sites que je dois voir. C'était le lien que j'ai établi autour de cette "Susan paresseuse." Le lien avec ma grand-mère. L'arène de discussion avec ma grand-mère. Le dialogue que nous avons partagé. Découvrir mon histoire et les personnes spéciales de ma vie. Cela m'a permis d'approfondir plus de moi-même. Réfléchir à mes racines originelles et à ce qui me rend unique par rapport aux autres.

Cela donne du sens à mon altérité. Avec son origine chrétienne, je peux même explorer ma propre identité religieuse et ma foi. Quelque chose que je n'ai pas eu l'opportunité de faire en grandissant sans religion. Cela m'a permis de me comporter avec amour et espoir, comme le faisait ma grand-mère. Les souvenirs et les connaissances de ma grand-mère se transforment en l'émergence d'une Emily améliorée. Une Emily connaisseuse. Une Emily guérie.

Je reviens aux États-Unis avec un plus grand objectif. Où je vais. De qui je suis. Je me souviendrai toujours des souvenirs racontés par ma grand-mère. Et j'ai hâte d'en créer plus avec elle. Même si je n'ai pas toutes les pièces du puzzle, j'ai une idée plus claire de l'image que je suis censée créer. Alors que la vie continue, le puzzle sera bientôt complet, une pièce à la fois.

Emily Chow / Dominique Licops



Le soleil du désert

Les filles sont toutes debout dans un cercle. On parle. On rit. Le jour est beau. Je sens la chaleur du soleil sur mon visage. Sur mes bras. Sur mes jambes. C'est le premier jour après l'hiver long où on peut être en short. Nos membres cachés après des mois de froid se réunissent avec le monde. Le petit vent du printemps. L'air frais. Les oiseaux dans les arbres. On remarque nos jambes nouvellement révélées. Un chœur : les miennes sont tellement dégoûtantes. Il faut que je me rase. Je ne dis rien. Mes jambes sont les seules avec des poils visibles. Tout autour de moi, j'observe des jambes lisses. Des jambes de filles qui n'ont jamais questionné les lois de l'hygiène. Les lois sociales. Les lois d'être une fille.

J'essaie d'expliquer mes principes féministes. Aux oreilles qui ne me comprennent pas. J'essaie d'expliquer la blessure de ces mots. Une amie : mais on ne peut même pas les remarquer ! Une confirmation sur l'importance de ma différence. Je suis encore une fois blessée par sa tentative de me rassurer. Je ne sais pas comment expliquer que leurs insultes sur leurs corps sont des insultes sur le mien. Que leur dégoût pour leurs corps naturels montre leur dégoût pour mon corps naturel. Mes jambes poilues. Mes jambes d'homme. Pas de femme. On a besoin d'un rasoir pour être une femme.

* * *

Comme petite fille, j'adore tout ce qui est féminin. Le rose est ma couleur préférée. Je porte toujours des jupes. Des robes. Je me fais toujours deux tresses. Je ne vois pas de contradiction entre la féminité et mes intérêts. Les romans que j'aimais. La musique. La nature. C'est une contradiction que j'invente dans ma quatrième année de l'école primaire. Le vert devient ma couleur préférée. Je ne portais jamais de jupes. Jamais de robes. J'ai coupé mes cheveux. Je m'exile du monde féminin. Et ne plus jamais me sentir capable d'y retourner.

C'est une exagération. C'est un mélodrame. C'est un sentiment créé par moi-même. Mais je ne sais pas sinon comment expliquer mon sentiment d'isolement. De mes amies quand elles se maquillent. Des filles de mon équipe de cross-country aux rubans en or et bleu dans leurs cheveux. Que pensent-elles de cette étrangère qui refuse de participer aux coutumes de leur pays ? Savent-elles qu'il n'y a rien contre elles mais une faute en moi ? Je ne veux pas changer qui je suis. Je refuse de prendre le rasoir en main.

* * *

Ce n'est pas une question de genre. Je ne me sens pas homme ou non binaire. Je suis consciente de mes options et je reste une femme.

Mais j'ai le sentiment qu'il n'y a pas d'espace pour moi dans la définition sociale d'une femme. Comment expliquer que mon idée d'une femme consiste en la musique de Joan Shelley ? En la voix de ma mère quand elle lit à voix haute un poème d'Ada Limón ? De ma tante quand elle joue de la guitare à côté du feu de camp ?



* * *

La plupart du temps, je ne me sens ni homme ni femme ni rien. Je flotte dans l'eau brune et impénétrable de Green River dans le sud de l'Utah. Les murs des canyons immenses en roche rouge m'entourent. En haut, le dôme du ciel bleu. L'eau fraîche me tient dans sa course en aval. Mes cheveux deviennent sales dans l'eau. Mon corps est couvert d'une couche de sable. Je porte un gilet de sauvetage bleu et laid. Je me sens la plus heureuse que j'aie jamais été. Je ne pense pas à mon genre ou aux pensées des autres. Je suis seulement humaine. Entourée par l'immensité des couleurs fortes du paysage. Le bleu. Le rouge. Le brun. Rendue insignifiante par la sensation du soleil du désert. Par la sensation de l'eau fraîche sur ma nuque.

Lucy Madsen / Dominique Licops

La donna dei fiori

Finalmente, sono da solo
ma quanto è costata la mia libertà

Mi sento come un funambolo
bloccato nell'aria senza la mia rete

Mentre guardo il tramonto dal Vittoriano
Vedo un uomo che vende i fiori ai piedi della scala

Poi, un altro uomo appare, un anziano
Mi sembra che lui sia pronto per un gala

Ma lui non è da solo
Sua moglie appare dietro di lui

Prima di arrivare, lui compra dei fiori, un piccolo regalo
Lei sorride, lui sorride, io guardo da qui

Loro camminano verso lo spettacolo insieme
fra le rovine della città vecchia

Spero di avere comprato i fiori per lei
Ora, devo vivere solo con lei nella mia memoria

Ma come potrei?
Ho perso la mia unica vittoria.

Ma quanto è costata la mia libertà?
Dei fiori, delle lacrime e
una notte a Roma
fissando le rovine del mio mondo

Antonio Ometeotl / Daniele Biffanti

La Sprezzatura

Sulle strade di Milano
Vedo una donna che indossa una camicia bianca.
Le grinze mi sembrano troppo perfette,
Ma cammina come a dire "non me ne frega niente".

Accendo la TV e c'è Pirlo
Che fa un passaggio e sembra troppo facile.
La telecamera mostra la sua faccia.
L'espressione? "Non mi importa".

In un concerto, il violinista suona un vibrato,
Un suono delicato e fragile.
Ma alla fine sorride
e il messaggio è chiaro: non deve lottare.

Dimmi che è una facciata
Dimmi che hanno
la stessa fissazione
Con la perfezione
Che ho anche io.

Daigo Moriwake / Daniele Biffanti

L'encre invisible

Il était une fois toi et moi. On se retrouve près du Jardin du Peyrou. Il fait frais cette soirée de décembre, mais tes mains entrelacées aux miennes me réchauffent le corps et le cœur. Tu es beau...grave...avec un sourire coquin, mais un rire maladroit. C'est un contraste spécial et charmant qui m'a accrochée dès le départ. On se promène côte à côte et les étoiles au-dessus de Montpellier brillent farouchement, comme le sang qui coule en moi et me fait frissonner.

Il n'y a aucun mot pour décrire la façon dont je m'éclaire quand je te sens proche de moi. Pour un moment, j'imagine notre futur qui ne sera jamais actualisé. Je cours après ces rêves et mes pensées m'échappent. Je m'empêche d'aller trop loin et je reviens ici : à la gêne précieuse qui nous sépare. Ô, comme on est jeunes ! Comme on est différents ! Toi, un Français d'Arles : timide, doux, et incertain. Moi, une Américaine de la Cité des Anges : extravertie, forte, et confiante. Je le sens, tu es en admiration devant moi – je voudrais bien te dire que c'est réciproque, mais je n'ose pas.

On s'assoit sur une terrasse au bar. On fait des allers-retours entre l'anglais et le français. Je bégaie dans ta langue maternelle, mais tu es patient. Tu adores mes fautes de grammaire, et moi les tiennes en anglais. On crée sa propre langue et tu m'apprends l'argot marseillais. Je répète mon expression préférée ad nauseam pour ne pas l'oublier : « C'est tarpin bon ! Tarpin ! Tarpin ! » Tu rigoles. Voyant mon expression s'assombrir, tu m'assures que tu ne te moques pas de moi. Je fais semblant d'être insultée et tu as le fou rire. On digresse...

Tu me corriges sans aucune condescendance pour que je puisse m'améliorer. Tu es mon ami, mon amant et mon professeur. On échange des histoires – je radote, je divague, j'ai peur de t'ennuyer mais je ne peux pas m'arrêter. Je te raconte toute ma vie et tu ne m'interromps que pour poser des questions. Je vois mon reflet dans tes yeux bleu clair comme la Méditerranée et tout d'un coup, j'ai honte d'avoir trop partagé.

Je m'inquiète pour rien. Je suis soulagée de voir que tu savoures chaque mot, tout ce que je révèle sur ma vie, les États-Unis, la Californie, le soleil. Je pensais que le rêve américain était mort, mais tu me montres qu'il éclaire encore le reste du monde de sa lumière aveuglante. Mes mots produisent des scènes que tu regardes se dérouler dans ton imagination. J'apprendrai plus tard que je suis la première Américaine à qui tu parles. Tu es hypnotisé.

Au fil de ces heures, je défais le nœud que tu es. Tu me parles de ta mère et du fait qu'elle est décédée d'un cancer alors que tu étais trop jeune. Mais tu ne mentionnes pas la douleur à laquelle tu as été confronté, de la façon dont tu rumines le deuil de l'enfance qui t'a été volée. Au lieu de cela, tu me montres une photo d'elle te berçant lorsque tu étais bébé. Comme elle était belle, Pierre. J'aime ton prénom. Je me le chuchote comme une méditation, une prière, un vœu précieux. Pierre, tu n'as rien

La vie ordinaire

Chaque jour, on se réveille avec une seule idée en tête : plus. Plus d'argent, plus de popularité, plus de biens matériels. Comment puis-je gagner plus que celui à côté de moi ? Chaque jour, on va au travail, à l'école, et on se demande : comment peut-on faire plus ? Comment devient-on plus productif ? Comment avoir des objectifs plus lucratifs ? Chaque jour, on est encouragé – partout où on va — à produire plus, à consommer plus. Si on a plus que tous les autres, ça c'est la vie extraordinaire.

Mais que se passerait-il si...
Si on prenait un café et qu'on s'asseyait au soleil pendant quelques minutes, en savourant son goût sur la langue...
Si on regardait la pluie pendant un orage d'été, en appréciant la mélodie des gouttes sur le toit...
Et si, pendant le week-end, on ne travaillait pas. On peignait, on lisait, on dansait, on vivait.
À quoi ça ressemblerait-il ? La vie banale, ennuyeuse — ou même pire — ordinaire ?
Peut-être.
Mais peut-être que j'adore la vie ordinaire.

Fiona Roach / Marie-Thérèse Pent

d'anodin.

L'horloge sonne les douze coups de minuit et le bar commence à fermer. Tes mots laissent des traces de lumière et de couleur dans l'air hivernal. J'ai envie de les attraper et de les mettre dans ma poche. Je veux garder ces heures avec moi comme un porte-bonheur. Mais c'est impossible, et elles se dissipent, emportées par le vent comme la fumée tourbillonnante et fantaisiste de tes cigarettes.

En rentrant chez toi, tu m'offres ton bras. On s'appuie l'un sur l'autre comme des pingouins dans l'Arctique, cherchant la chaleur comme excuse pour nous étreindre. Dans la faible lumière des lampadaires et le silence réconfortant du trottoir, tu t'arrêtes pour te pencher sur moi et m'embrasser. À cet instant, je sais que c'est fini pour moi. Je tombe du ciel en chute libre et je n'ai nulle part où atterrir.

Je passe la nuit dans tes bras. Tu me dis que tu pourrais rester ici pour toujours, ma tête enfouie sous ton menton. Je glousse, incapable d'admettre que je ressens la même chose. Mon cœur a été brisé trop de fois auparavant. Il s'insinue lentement en moi, comme un coup de couteau émoussé : le fait que c'est peut-être la dernière fois que l'on se voit. Ce qui semble être une petite coupure devient une blessure mortelle.

On se dit au revoir le lendemain. Tu me demandes de t'envoyer un message lorsque j'arriverai en Californie pour que tu saches que je suis bien rentrée. On plaisante que l'on se reverra aux États-Unis, ce qui allège le poids de toutes les lourdeurs partagées. On sait tous les deux qu'au fond cela n'arrivera pas. Mais cela fait du bien de rêver. Il y a une longue pause. Tu me donnes un dernier baiser tendre sur les lèvres.

On part chacun de notre côté sur le Boulevard du Jeu de Paume. Mon cœur est déchiré, et pourtant la blessure ne pique pas. Je suis trop occupée pour ressentir la moindre mélancolie ou tristesse car je passe des minutes à graver ton être dans mon esprit. J'écris notre histoire à l'encre invisible – mon cerveau étant la page blanche et le sang qui nourrit ces souvenirs, le stylo. Je crains que les souvenirs que l'on a créés comptent plus pour moi que pour toi. Je termine le récit et le laisse disparaître. Je ne sais pas si je serai un jour prête à y revenir.

Des mois plus tard, je me réveille avec un message de toi. Tu me demandes comment je vais et tu me dis que tu as rêvé de moi la nuit dernière. Mon univers est bouleversé, tes mots résonnent. Tu as hâte de me revoir si je reviens en France à l'automne. Mais en ai-je envie ? Bien sûr que oui, mais est-ce que ce serait sain pour moi ? Je n'en sais rien.

L'encre invisible se révèle à moi une fois de plus. Je sais très bien que je vais au-devant d'un chagrin d'amour, mais j'ai envie de foncer dedans. Tu es la seule personne pour laquelle j'ai été aussi folle. Tu ne seras peut-être jamais à moi, et je ne serai peut-être jamais à toi. Mais cette histoire sera toujours la nôtre.

Juliet Burks / Marie-Thérèse Pent

Le Soleil et La Lune

Tu es le soleil : grand et lumineux, chaleureux et attirant. Quand tu sors de ta mère – à l'aube du vendredi 22 mai – tu as une chevelure épaisse et blonde. C'est bizarre de voir un nouveau-né avec des cheveux. Ni ton père ni ta mère n'ont ton teint clair, et ton père se demande (brièvement) si sa femme l'a trompé, s'il est ton véritable père. Mais, tu as ses yeux. Il est décidé que tu es son enfant.

Tu apprends à marcher à la fin de ta première année. Tu commences à parler peu de temps après. Tu grandis rapidement et ta mère doit t'acheter des vêtements de plus en plus grands. Tu n'aimes pas les robes, la couleur rose, ou les chaussures. Tu portes toujours des pantalons jaunes comme tes cheveux. Tu as peur du noir. Tu es timide et incroyablement belle. Tous tes camarades de classe veulent être ton ami, mais cela n'a pas d'importance pour toi. Tu ne te sens jamais isolée car tu préfères être seule. Le silence convient le mieux à la lecture.

De l'école maternelle au lycée, tu ne cesses de réussir tes études. Tes parents t'encouragent à obtenir une licence à l'université locale. Un cabinet d'avocats de ta ville t'offre une bourse généreuse avec l'intention de te recruter huit ans plus tard. Tu acceptes.

Tu loues un appartement au rez-de-chaussée d'un immeuble récemment rénové. Il n'est pas à plus de cinq minutes en voiture de la maison de ton enfance. L'architecture remonte au milieu du 19^e siècle. Tes appareils sont en acier inoxydable. Les fenêtres de ta chambre sont orientées vers l'ouest, et tu cultives trois plantes en pot. C'est là où tu fais l'amour la première fois. L'homme est assez beau, un étudiant en droit qui t'aime passionnément. Il est plus jeune que toi et tu romps avec lui le lendemain matin.

Tu achètes l'appartement de ta propriétaire. C'est cher, mais tu as les moyens de l'acheter. Le travail d'un avocat ne te plaît pas, mais ta vie est confortable et assez bourgeoise. Tu ne cuisines presque jamais, et ton réfrigérateur reste vide. Le soir, tu dînes dans un restaurant de ton quartier. La nourriture est bonne, mais le service est mauvais.

Souvent tu as le même serveur. Il a le même anniversaire que toi. Il fait des gestes quand il s'exprime.

Tu ne sais pourquoi, mais il te rappelle la lune.

Tu es la lune : tranquille et fiable, douce et accessible. Quand tu sors de ta mère – au crépuscule, le vendredi 22 mai – tu n'as qu'un poil sur la tête, un fil court et noir le long de ton front. Ton père a l'intention de t'acheter une perruque (il est aussi chauve). Mais ta mère le convainc que tu es le plus bel enfant du monde. Au début, ils t'aiment.

Tu es le premier de quatre fils. Toi et tes petits frères, nés chauves, avez des cheveux doux et foncés dès l'âge de trois ans. Quand tu as sept ans, le coiffeur te fait la boule à zéro. Cela te semble plus hygiénique. Quand

tu as huit ans, tes parents divorcent peu amicalement. Tu choisis d'habiter avec ta mère et tes frères. Ton père déménage dans l'Ohio. Tu ne sais pas où est l'Ohio.

Tu vas à l'université loin de ta ville natale pour jouer au football. Tes frères pleurent au moment de ton départ. Ta mère t'embrasse et te sourit faiblement. Ton père te manque, même s'il t'envoie des e-mails.

Tes coéquipiers te rappellent tes frères. Ils sont enjoués et un peu malodorants : une portée de garçons qui t'appelle leur ami. Tu te sens souvent triste, isolé. Tu te couches très tard le soir et te réveilles à l'aube après avoir rêvé de ta famille. Tu n'as jamais été amoureux de personne.

Tu détestes l'école et décides d'abandonner tes études sans obtenir de diplôme. Tu retournes chez toi et commences à chercher un emploi. Ta mère sort ton lit du grenier, et tu partages une chambre avec ton frère cadet. Tes autres frères sont tous indépendants et couronnés de succès. Il t'est difficile de ne pas être jaloux.

Tu travailles comme serveur dans un restaurant à trois pâtés de maisons du bureau de ta mère. Tu apprends à porter trois assiettes à la fois. Tu récites les plats du jour de mémoire. De temps en temps, tu penses à ton père. Un de tes coéquipiers t'invite à son mariage, mais tu ne peux pas prendre de congés. Tu lui envoies par la poste un nichoir rouge comme cadeau de mariage.

Tu ne te sens plus aussi triste. Il y a une cliente, belle et calme, qui fréquente le restaurant. Tu te demandes si elle se teint les cheveux en blond. Elle lit toujours un roman à sa table et commande une salade avec une vinaigrette au citron.

Étrangement, elle te rappelle le soleil.

Lindsey Smith T / Marie-Thérèse Pent

La danse

Un pas en avant, un pas en arrière. Un pas en avant, un pas en arrière. Un pas en avant, un pas en arrière.

Mon visage couvert de sueur et Merlinde attendant je ne sais quoi, nous bougions nos corps en suivant le rythme inné, transmis à travers une connexion profonde entre nous, laquelle je ne suis jamais arrivé à m'expliquer. Cette danse chez nous, compliquée comme d'habitude, avait pris 2 ans à se passer. Après 2 ans d'incertitude, elle avait enfin accepté mon invitation à danser. Évidemment crispé, mais passionné, je m'inquiétais de savoir si je lui faisais plaisir. Si j'étais...assez.

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois pendant mon séjour à Montpellier. J'étudiais à l'université Paul Valéry, tentant de devenir francophone. Elle a traversé ma chambre au moment où j'en sortais. Tout de suite, nos yeux se sont croisés.

Comment tu t'appelles ?

Matúš. Et toi ?

Anne-Marie.

Anne-Marie. Un prénom si beau. Le prénom d'une reine. D'une déesse divine. De la dame la plus parfaite du mo—

Pardon. À vrai dire, je m'appelle Merlinde.

Merlinde. Beau, aussi...

Pourquoi tu mens ?

Mon prénom ne me plaît pas du tout.

Je l'aime.

Merci. Tu seras mon petit ami, Matúš. D'accord ?

À la fin de la semaine, après avoir fini nos devoirs, nous avons eu notre premier rendez-vous. À toute allure, nous avons regardé un film, pris un verre ou deux au bar du coin, fait du vélo le long d'un petit étang, rendu visite à son fournisseur d'herbe et dîné dans un resto. Après toutes ces activités, mon portefeuille presque vide mais pas complètement, grâce aux principes progressistes de Merlinde, ce jour-là, un amour s'est établi entre nous. Elle m'a demandé quel type de mec s'appellait Matúš, je lui ai répondu que c'était à cause de mes parents, l'un polonais et l'autre slovaque. Toute la nuit, nous nous sommes posés des questions. Je voulais bien la connaître. De quoi rêvait-elle ? L'ananas sur la pizza : oui ou non ? Le paradis existe-t-il ? D'abord, j'ai partagé mes pensées : je rêve de mon chat, l'ananas ne va pas avec la pizza, et non. Selon elle : aucun rêve mais plein de cauchemars étranges, oui pourquoi pas, et ouais. Ses réponses ne m'ont pas donné confiance. Combien de temps durerait notre relation ?

Calme-toi, Matúš. Ce qui compte, c'est de surmonter les désaccords.

C'est possible ?

Impossible n'est pas français.

Oh. Merlinde, comment fais-tu pour être aussi sage ?

J'ai vécu, Matúš. J'ai vécu.

Un pas en avant, un pas en arrière. Un pas en avant, un pas en arrière. Un pas en avant, un pas en arrière.

Merlinde restait sans émotion. Était-elle déçue ? Ennuyée ? Je battais ma coulpe, préoccupé de ne pas pouvoir lui faire éprouver ce qu'on éprouve au cours d'une danse comme la nôtre.

Ça va, Merlinde ?

Changeons de position.

D'accord. Elle s'était mise à nous mener.

Un pas en avant, un pas en arrière. Un pas en avant, un pas en arrière. Un pas en avant, un pas en arrière.

Faisant chaque pas avec plus d'assurance que moi, je me rendais compte au fur et à mesure qu'elle savait plus de ce genre de danse que moi. N'étant pas en reste, je l'embrassais partout afin de lui rendre la pareille. Heureusement, elle l'appréciait.

5 ans après notre première rencontre, je l'ai demandée en mariage et elle a dit oui. En lui passant la bague au doigt, je lui ai promis d'être son chantré. "Non," m'a-t-elle dit. "J'serai la tienne. T'es un chaton, Matúš. J'suis une lionne." Quelle honnêteté ! Merlinde ne mentait plus et à ce moment-là, je savais que rien ne couperait la chaîne qui nous liait l'un à l'autre. Aucun désaccord, petit ou grand, ne nous diviserait.

À New York pendant notre voyage de noces, tout en bouffant une grande part de pizza, elle a admis avoir peur de l'intimité...celle du genre sexuel. Hein ?

Un pas en avant, un pas en arrière. Un pas en avant, un pas en arrière. Un pas en avant, un pas en arrière.

Maintenant, après avoir introduit ma bite dans sa chatte pour la dernière fois, je terminais le dernier pas de danse et elle s'accordait une pause.

Qu'est-ce qui a apaisé tes craintes par rapport au sexe après toutes ces années ?

N'y pense pas. Ce soir, j'étais prête.

Je voulais lui demander s'il y avait plus significatif. Mais cette réponse suffisait. Merlinde, compliquée comme toujours, avait fini par avoir un orgasme. Mission accomplie.

Encore ?

Insérer, retirer. Insérer, retirer. Insérer, retirer...

Chacun ébauchant un sourire, nous nous sommes endormis, nous étions aux anges.

Efren Ponce / Dominique Licops

Le Donne Sono Forti

Nel paese del romanticismo, la rabbia attende,
Ricoperti nelle bugie, gli uomini cercano il loro desiderio,
Le mani si avvolgono attorno alle donne,
I loro occhi strillano di desiderio.

Con le mani estese,
Donne dipingono le loro storie con colori coraggiosi,
Dai testi antichi alle opere correnti,
Vivono sprezzanti contro delle antiche tradizioni.

Nell'ombra della brillantezza del Rinascimento,
Stanno in piedi, irremovibili nel loro atteggiamento,
Abbracciano i difetti, rivendicano i loro pregi,
Perché sono le architetture del proprio destino.

Nelle piazze, si vedono i cieli mediterranei,
Ballano al ritmo della capacità di ripresa,
Ogni passo è una ribellione alla stretta dell'abuso,
Ogni piroetta è una celebrazione della loro forza.

Sarah Campbell / Daniele Biffanti

Le chemin, les oiseaux, les montagnes

Quelle belle vue. La lumière du jour t'enlace comme un amant gracieux. Les feuilles, le vent, la sérénité qui flottent autour de toi, les cadeaux d'un soleil généreux qui joue doucement avec les éléments naturels pour créer une journée absolument céleste. Tu choisis bien de continuer à suivre ce chemin, une route ombragée grâce aux arbres trop développés, ces grandes présences qui t'aident à te cacher sous leurs lourdes branches. C'est ici que tu te sens en sécurité, tranquille, et vivant. Vivant ici, tout seul, sans autres voix ou opinions. Le bruit de la ville, les obligations, les responsabilités d'une personne qui possède des vœux ; tout ça ne compte pas dans cette aventure parfaite du vert.

Tu entends les oiseaux qui chantent, et toi tu chantes aussi. Ta chanson ne vient pas de ta bouche, mais le chant des oiseaux transmet bien tout ce que tu voudrais dire. Même si tes lèvres restent fermées, la nature te donne les mots nécessaires. Ces oiseaux volent, ils battent des ailes, ils portent en eux la liberté d'être en vie : pourquoi pas toi ? Toi, tu ne peux pas voler ? Battre des ailes ? Bien savourer les goûts de la vie, être en vie, être humain ? Il est intéressant que ces créatures, ces oiseaux, sachent plus complètement profiter d'être vivants, ces petites hirondelles qui t'inspirent à chanter toi-même, danser toi-même, ne rien laisser de non-dit. Elles, elles disent ce qui leur plaît, ces créatures non-humaines. Quelle ironie qu'elles puissent profiter des bontés de la vie, mais pas toi.

Peut-être que la fin de ce chemin va t'apprendre à faire ça, cette action de remerciement pour ce que l'univers t'a donné. Tu y arrives finalement, et cette compréhension voulue commence son apparence. Les montagnes s'étendent vers toi, les dieux de la nature qui t'aiment et t'apprécient. Dans ce nouvel état d'amour, d'appartenance, tu comprends pour la première fois ce qui constitue la beauté et la paix. Ces pensées troublantes que tu gardes, que tu écoutes et te dis encore et encore, elles sont immédiatement rendues silencieuses par la majesté de ce paysage naturel. Encore une fois, la nature t'aide à donner un sens aux épreuves de la vie. Ces montagnes, elles ne se doutent de rien et ne se questionnent pas. Elles connaissent leurs valeurs, gardent un silence puissant provoqué par une confiance subtile et comprise, et il n'y a aucun instant d'incertitude quand elles pensent à leurs buts et leurs raisons de vivre. Les collines, dans leur appartenance luxuriante et merveilleuse, t'apportent la paix ; si elles sont si sûres d'elles-mêmes et de ce qu'elles savent et croient, tu pourrais peut-être l'être aussi.

Tu repenses aux oiseaux, aux hirondelles qui chantent avec tant de vigueur et d'abandon, sans être retenus par le poids de l'incertitude. Ils plongent, ils tourbillonnent, ils s'adonnent à l'impudeur d'être et, surtout, ils te laissent les regarder. Ils n'ont pas conscience de leur fuite, de la façon dont tu peux les percevoir : ils agissent comme ils le veulent, comme ils le ressentent et comme ils sont appelés à le faire.

Comme ils sont appelés à le faire. À quoi es-tu appelé ? Le sais-tu, et si tu le savais, est-ce que tu le ferais ? Pourquoi avoir si peur ? Quelle peur y a-t-il à avoir ? Est-ce que tu essaies d'échapper à quelque chose ? Quelque chose de caché en toi, quelque chose de honteux et de décourageant ? Oui, tu sais que c'est vrai. Tu essaies de la faire taire, cette peur de l'échec, de te sentir seul, de sentir que tes efforts n'en valent pas la peine ; si tout ne valait pas la peine au final, pourquoi être tellement vulnérable pour tenter d'y parvenir ?

C'est pourquoi tu te sens si en sécurité ici, seul dans la nature. Tu peux essayer, tu peux rire, tu peux exprimer ce que tu veux et, surtout, tu peux échouer. Tu es libre d'échouer. Quelle liberté ! Peut-être que cette liberté pourrait être la tienne.

Avec cette révélation, tu commences à courir. En fait, tes jambes se mettent à courir, étant donné que ton esprit est préoccupé par cette nouvelle euphorie de l'être. Être n'est réservé à personne d'autre. Être, c'est pour soi. Être, c'est être présent dans ce que tu sais être vrai sur ta valeur et tes rêves, et être, c'est se contenter de savoir que travailler pour exaucer ce que tu veux, c'est vivre. Le chemin caché sous l'ombre des arbres, les oiseaux qui chantent sans relâche, les montagnes qui affirment leur belle volonté. Ces choses t'ont appris aujourd'hui à ne pas avoir peur d'essayer. Peut-être que maintenant, alors que tes jambes te renvoient sauvagement à la vie qui t'écrase, tu peux tirer ces leçons et les utiliser pour rendre cette existence humaine un peu moins étouffante.

Le chemin se termine, tes jambes s'arrêtent et tu entames une promenade plus modérée, loin de la vue sur la montagne, des hirondelles, vers ce que tu connaissais auparavant. C'est une situation difficile de vouloir quelque chose et de ne pas être sûr de pouvoir y parvenir, mais tu te souviens du moment si surprenant de la rencontre avec l'inconnu d'où tu viens et qu'il était si rafraîchissant. Tu te dis de prendre plaisir à l'inconnu, et lorsque tu commences à sentir le doute s'installer dans ton esprit, tu te mets à penser au chemin. Aux oiseaux. Aux montagnes.

Jon Mandrell / Marie-Thérèse Pent

Il sorgere

il fascio
principi
fioco
bip minuscolo
splendente
baluginando, appena oltre l'occhio;
non possiamo vedere.
la luce magnifica terrifica

i calori possiamo spiegare, ma lo sbalordimento
indescrivibili. l'energia splendida e agghiacciante,
la massa infernale sia visibile. brucia senza
tanto quanto serve. senza di esso,
meravigliosa, terrificante, ardente;

del sole

di luce
piccoli
lontano
arancio caldo
radioso
luminosità eterna
non è per gli occhi
magica scientifica

sentiamo... esclusivamente sentimenti
cresce senza fermarsi prima che tutta
essere visto, tira senza essere sentito, e dà
congeliamo; con esso, bruciamo. radiazione
cambiamento caldo, sempre eterno.

Matthew Huang / Paola Morgavi

Trois enfants font une sieste

La naissance de Joséphine et Manon n'a duré que huit heures. L'obstétricien — un homme, maigre et sombre, sa peau aussi blanche qu'un drap de chirurgien — les a extraites avec toute la précision attendue d'un médecin. Dès que la mère, pâle et en sueur, a serré ses filles dans ses bras — comme deux miches de pain brun emmaillottées contre ses seins — il a quitté la chambre dans la volée des infirmières, des poules à la poursuite d'un coq.

Les jumelles ne pleuraient pas. L'une, Joséphine, souriait largement en montrant ses gencives ; l'autre, Manon, fronçait les sourcils et grimaçait comme si elle était dérangée par le sourire de sa soeur. En tout cas, la chambre était silencieuse. Il était aux alentours de treize heures quinze, et le plafonnier restait éteint.

Dans la lumière qui traversait la fenêtre, la mère sans nom regardait ses jumelles. Leur peau était bronzée comme celle d'un père oublié et leurs têtes glabres éclipsaient leurs petits corps. Elles avaient vingt doigts de main et vingt doigts de pied à elles deux. Quatre yeux, deux écarquillés et deux plissés, regardaient la mère en retour.

Loin de l'asile de l'utérus, les soeurs se tortillaient avec une certaine inquiétude, leurs petits bras s'agitaient dans tous les sens. Joséphine a tenté d'embrasser la joue rose de Manon. La bise, appréciée par Manon, a fait pleurer leur mère. Lentement, elle les a mises, ses jumelles, dans un berceau à côté de son lit étroit.

Elle n'était qu'une jeune fille, cette mère jolie et agréable. Son visage n'avait pas de rides, sa tête n'avait pas de cheveux gris. Aussi pure et douce que les bébés à son côté, la mère n'a pas essuyé les sanglots collés à ses joues — des joues aussi potelées que celles de ses filles.

Et, dans cette chambre silencieuse, trois enfants se sont endormies.

Lindsey Smith T / Marie-Thérèse Pent

Vengo da una bellissima terra composta da spiagge di sabbia bianca, dove la luce dorata del sole mi abbronzava la pelle.

Vengo da una bellissima terra composta di bellissimi paesaggi verdi, foreste ricche di natura e fiumi poco profondi e tranquilli in cui mio papà mi aveva insegnato a nuotare

Vengo da una bellissima terra in cui la comunità e l'unità sono le cose più importanti dove i vicini diventano zii e zie e dove gli sconosciuti diventano amici

Vengo da una bellissima terra in cui l'amore è infinito dove gli uomini e le donne si baciano sulle guance quando si salutano e dove la gente si innamora facilmente

~
Vengo da una bellissima terra in cui rifiutiamo e ignoriamo quelli che lottano accanto a noi Mentre celebriamo la partenza di quelli che vogliono una migliore vita altrove

Vengo da una bellissima terra in cui il tuo amore Non può essere dato a qualcuno che non puoi baciare sulla guancia Una scorta d'amore infinita Senza un luogo per versarla.

Vengo da una bellissima terra in cui gli uomini distruggono famiglie mentre altri uomini li congratulano anche vengo da una bellissima terra in cui le donne devono essere forte pilastri che mantengono le sue famiglie

Vengo da una bellissima terra che non è così bella così come pensavo

Ronaldo Tineo / Massimiliano Delfino

Ma chambre, ma solitude

Tout seul. Encore une fois. Je me suis rangé dans ma chambre pour me préserver et me protéger, comme d'habitude. J'entends encore les cris en bas, les sons typiques d'une bagarre féroce. Ce n'est pas la première fois que tout ça se passe, mais il est probable que tu le saches déjà. Je veux nous excuser, mais je sais que ce n'est pas moi qui cause tout le chaos. Mais, je suis désolé quand même.

D'une certaine manière, cette soirée contient toutes les qualités normales d'une soirée quotidienne chez nous: les insultes jetées de l'un à l'autre, une femme en train de pleurer, un homme criant sans cesse. Ma mère a toujours du mal à garder son calme, mais je comprends que ce n'est pas facile quand elle doit faire face aux méthodes violentes de mon père. Ces guerres conjugales me faisaient peur quand j'étais plus petit, mais il y a eu pire que celle de ce soir. On a de la chance qu'il semble ne pas s'être mis à la frapper, je pense...

Quand ils ne crient pas, ils débattent sur la cause des épreuves du soir, mais je la connais aisément : je suis revenu chez nous cet après-midi en apportant mon bulletin de notes le plus récent, et il existe quelques notes qui...n'ont pas satisfaits mon père. Bref, j'ai été bien sermonné après le dîner, grondé forcément par lui qui prend soin d'assurer que je réussirai et deviendrai riche, ou c'est ce qu'il pense de toute façon. Si ce n'est pas ta première visite ici, il est possible que tu m'aies vu en train de faire mes devoirs, et si tu le voyais, tu saurais que je ne deviendrais rien : j'ai pas d'esprit. Eh bien, peut-être que je pourrais être quelque chose d'autre, mais pas ce qu'il faut selon lui, donc "rien" joue le rôle du terme préféré. Je l'ai ignoré pendant son discours prévisible, parce que j'ai immédiatement su que je ne pouvais rien faire pour améliorer les conséquences et l'environnement domestique que je causais. Un autre soir ruiné à cause de moi : quelle surprise.

Tu peux les entendre, oui ? C'est pas difficile en tout cas.

- Calme-toi ! T'es ridicule, quoi ! C'est pas sa faute, il a des... difficultés, quoi...

- Tu ne sais rien sauf excuser. C'est toujours vous deux contre moi, c'est toujours comme ça, j'suis toujours le méchant. Je te jure, Sylvie, si je savais quel genre de femme tu étais avant qu'on se soit mariés, je ne serais pas ici avec toi, avec lui, avec tout ! Cette maison est un enfer !

- Comment oses-tu ! "L'enfer," ça me fait rire ! Au diable avec toi ! Si tu veux, pars !

Je te déteste, non, on te déteste !

- Ah ouais, c'est vrai ? Je pars avec plaisir ! Restez ici sans moi, voyez comment vous allez seuls ! Tu ne seras rien sans moi, Sylvie, tu le verras !

- Brûle en enfer, sale porc !

Ah, je peux entendre la voiture démarrer. Enfin, il y aura un peu

de paix, au moins pour ce soir. Je peux à peine me souvenir des nuits tranquilles du passé, quand j'étais si petit, ayant peut-être six ou sept ans. Un repas délicieux sur la table, Maman avec un verre de vin rouge, Papa en train de rire grâce à son humour éternel : elle était si drôle à cette époque-là. On était si heureux ; nous discussions, rigolions, mangions ensemble. Mais maintenant, rien n'est plus pareil. Tout est devenu fou. À l'école, à la maison. Toute mon existence semble futile ; pourquoi continuer à faire semblant, à jouer le rôle d'un fils content, parfait ?

C'est un peu triste, tu vois, que je sois en train de me divulguer à toi, toi qui ne pourras jamais me comprendre d'une façon empathique ou réelle. Mais, il faut que je sois plus juste avec toi : même si tu n'es qu'une araignée, tu es une meilleure confidente que quelqu'un d'autre à qui j'aurais pu parler. Tu m'écoutes, petit arachnide, et tu essayes de me consoler sans protester ou me questionner ; peux-tu revenir bientôt ?

Jon Mandrell / Dominique Licops

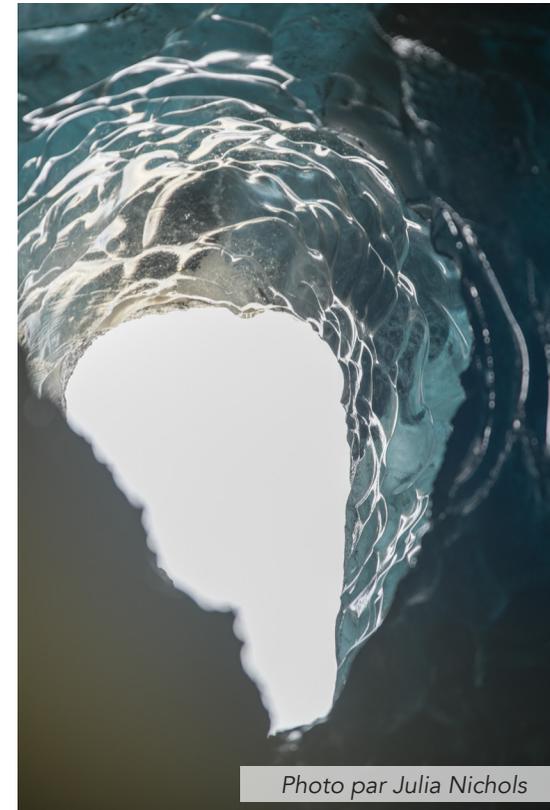


Photo par Julia Nichols

L'artiste de notre génération

Je vois la publicité à 6h23 le 17 novembre dans le métro, en attendant un train qui n'arrive pas. Je me réchauffe et puis un froid s'installe dans mon corps.

"Manon Martin : L'artiste de notre génération" proclame la publicité. Je pense qu'elle se moque de moi, encore aujourd'hui, encore après cinq ans de séparation. Manon, toujours un prodige artistique, et moi, toujours, un échec. Tandis qu'elle ouvre une exposition dans une galerie impressionnante, je fais un boulot inutile sans avenir pour une entreprise en faillite.

Pour expliquer la raison pour laquelle je déteste cette Manon parfaite, adorée, favorisée par le monde de l'art, je dois commencer à l'école d'art, à l'École de design de Rhode Island.

Le premier jour où nous nous sommes rencontrées, elle m'a regardée comme une puce. J'ai pu lire la question dans ses pensées : Qui a laissé cette pauvre fille entrer dans une tour d'ivoire ? Elle avait tout : deux parents aimants qui l'aidaient à emménager, des vêtements chers, beaucoup d'argent. Je n'avais rien. Je n'ai toujours rien. J'avais travaillé dur contre les espoirs de ma mère pour être là, mais je ne voulais ni son mépris ni sa pitié.

Cette année-là, les professeurs louangeaient Manon pour ses tableaux. Chaque œuvre était géniale, originale, ou créative. Aux miens, ils ne disaient rien. Elle a gagné chaque prix et tout l'argent même si j'en avais plus besoin qu'elle. Les trois dernières années, c'était plus ou moins pareil.

La nuit après l'obtention de notre diplôme, j'ai confronté Manon, l'étudiante la mieux notée, saisissant son bras.

- Laisse-moi !

- Comment as-tu toujours obtenu ce que tu voulais ? me suis-je exclamée, refusant de lâcher son corps. Les notes ? Les louanges de tout le monde ? Tu me volais tout !

- Catherine, arrête ! Laisse-moi ! Je n'ai jamais essayé de rivaliser avec toi. C'est tout dans ta tête ! Il faut simplement accepter que je suis la meilleure artiste.

Choquée par la sévérité de ses mots, ma poigne s'est desserrée ; choquée par la sévérité de ses propres mots, elle a repris son souffle et puis répété plus calmement et plus lentement : « Il faut simplement accepter que je suis la meilleure artiste. » Difficile de la regarder dans les yeux après cette déclaration, j'ai regardé le sol, tentant de respirer. J'ai entendu Manon s'enfuir. C'était la dernière fois que je l'ai vue jusqu'à ce soir.

Notre passé revient à la hâte à cause de toute ma colère. Mon corps tremble et frissonne. Je ne pense pas clairement. Je pense parfaitement. Fatiguée de toujours vivre dans son ombre, de toujours

La mostra dei miei affetti appesi sul muro.
Vorrebbe cadere, morire....
nascondere dietro i fiori belli che non può mai diventare.
Inutile...
Codarda...
La mostra dei miei affetti che stanno appesi sul muro
cerca di rompere il silenzio che è più rumoroso di tutte parole dure
che dici.
Le lacrime salate tinteggiano i miei affetti neri...
e la tua faccia bianca ...
Fino a che lascio con una tela grigia che
Rappresenta tu e io.

Shayla Abrams / Massimiliano Delfino

vivre dans le monde où elle reçoit toutes les louanges, de toujours vivre dans le monde de sa perfection, je dois annihiler le cordon invisible qui nous attache, la gravitation qui nous attire ensemble.

Je décide de ce que je dois faire : je vais aller à la galerie. Mais, c'est plutôt une décision de mes pieds qui commencent à marcher. Partant de la station de métro, je ne peux pas attendre le train. A l'extérieur de la station, la ville de New York dans toute sa splendeur. Il pleut à verse, la pluie mélangeant toutes les couleurs et les lumières de la nuit. Les voitures klaxonnent et klaxonnent. Le froid mord à la couture de mon manteau léger. Je ne sens rien. Je me pousse contre la foule des piétons.

La jalousie. La haine. La rancœur. Tous mes sentiments montent.

Après quinze minutes, j'arrive à la galerie. Rien du tout, mais en même temps, une éternité. Par la fenêtre, dans le hall d'entrée, une grande foule malgré la météo terrible. Je ne peux pas entrer comme ça, comme une personne noyée.

Quelle heure est-il ? 6h42. L'exposition va ouvrir à 7h00. Je peux entrer discrètement par la porte de service. Je contourne et arrive à la porte de la ruelle où une fille fume.

- Es-tu ici pour le travail ?

- Pardon ?

A ce moment-là, je vois ce que je porte : un chemisier blanc et un pantalon noir. Comme une serveuse. Comme elle. Elle répète :

- Es-tu ici pour travailler ?

- Oh désolée, oui, oui, je suis ici pour travailler.

C'est parfait. Je serai une serveuse qui en a marre de Manon, et je détruirai *accidentellement* un tableau. Avant qu'elle puisse poser une question, je justifie mon retard :

- Le trafic est terrible.

Ennuyée, elle laisse tomber sa cigarette, et l'éteint avec son pied.

- C'est New York—c'est toujours terrible. Ça va ? Tu as l'air nerveuse. Ah, tu es la nouvelle fille.

A ce stade, il faut continuer de mentir :

- Oui, oui, je suis la nouvelle fille, et je suis déjà en retard, mais j'ai besoin de ce travail.

- Euh ! Ce n'est pas grave – tu peux entrer. Oh, tu n'as pas la clé. Voici.

A l'intérieur, dans la petite cuisine, les trois serveurs occupés par le travail ne me remarquent pas. Je me glisse dans la salle de l'exposition. En voyant son nom, ma haine et ma colère brûlent dans mon cœur. Fouillant pour quelque chose qui puisse endommager son art, je trouve un stylo, un stylo de la marque de l'entreprise en faillite pour laquelle je travaille sans avenir. Pour qui se prend-elle ? Pour quelle raison la fortune me déteste et aime Manon ?

Devant le plus grand tableau, je le poignarde avec le stylo,

déchirant la toile comme une blessure terrible, détruisant son travail, gâchant sa nuit parfaite.

J'entends les portes s'ouvrir. J'entends la fin des applaudissements. J'entends le silence qui tombe et puis des murmures. A l'avant de la foule, à côté de la directrice de la galerie, je vois Manon. Parfaite comme toujours, elle n'a pas changé du tout : ses cheveux blonds, raides, et brillants, ses vêtements impeccables, et sa peau éclatante. Sa bouche forme un O. Je ne sais pas quoi faire. Si j'étais elle, je ne saurais pas quoi faire. Même si je la déteste, je la comprends mieux que jamais.

Manon appelle mon nom : Catherine, et puis elle pose une question simple :

- Pourquoi ?

Molly Braun / Dominique Licops



Dessin par Kaeoli Sapp

Un amore come casa

La casa è una sensazione, non un luogo. Mi sento più a casa quando sono con mia madre. La vedo tre volte all'anno, ma parlare con lei al telefono mi fa sentire a casa. È gentile, ascolta e capisce. Non giudica mai e sa sempre come aiutarmi. Mia madre era la mia casa, nella casa di quando ero bambina e nella mia nuova casa. Sentirsi a casa è una sensazione di conforto e sapere di essere il benvenuto. Una casa è un luogo di calore e dove non ti preoccupi. Mia madre mi ama sempre, senza fare domande. Lei è la mia casa.

Emma Relyea / Daniela Pozzi Pavan



Art Interdit

J'avais quatre ans, et j'étais dessinatrice. Fière de ma nouvelle capacité à manipuler un stylo, je m'entraînais à colorier entre les lignes et écrire les lettres de l'alphabet. Un jour, je dessinais en silence dans la salle de jeux. Mon père était au travail et ma mère, ayant finalement réussi à endormir mon petit frère, faisait un somme. Elle comptait sur moi pour m'occuper toute seule. Et je faisais exactement ça quand une merveilleuse inspiration m'est venue à l'esprit : il ne fallait pas que mon stylo doive se restreindre au papier. Donc, j'ai saisi un Sharpie noir, et j'ai entrepris de marquer mon empreinte sur le monde—ou plutôt, sur ma maison.

J'ai commencé dans ma chambre. Ma tâche : signer mes initiales sur tout et n'importe quoi. L'intérieur de mes livres, la surface de mes étagères, le dessus de mes colifichets, les étiquettes de mes animaux



en peluche. Quand je me suis sentie satisfaite de mon travail dans ma chambre, je me suis mise à aborder la salle de bain. Je devais parapher mes produits de toilette, bien sûr. Mais quoi d'autre ? J'ai décidé d'explorer la salle de bain de mes parents. Prudemment, silencieusement, je me suis faufilée devant ma mère endormie, jusqu'à dans sa salle de bain. Ici, j'ai évalué mes options, et j'ai conclu que la

baignoire serait ma toile. Je n'ai pas eu l'intention de taguer l'intégralité de la surface de la baignoire ; j'ai seulement écrit mes initiales, en tout petits caractères bien soignés. Voilà, génial !

Finalement, ma mère s'est réveillée. J'avais attendu patiemment ce moment-là où je pouvais lui présenter mon travail. Je l'ai guidée à travers mon exposition d'art, finissant par mon apothéose dans sa salle de bain. L'air d'amusement de ma mère s'est métamorphosé en désarroi. Apparemment, elle ne voulait pas voir mes initiales chaque jour, à partir de maintenant jusqu'à toujours...

Alors, ma deuxième tâche ce jour-là a été de frotter toutes les surfaces sur lesquelles je m'étais appliquée avec un tel soin à former de belles initiales. Pauvre de moi, une artiste incomprise. Mais je détestais décevoir ma mère, donc je les ai scrupuleusement frottées. Cependant, encore aujourd'hui on peut dénicher mes initiales en Sharpie sur quelques trucs restants dans ma chambre—des vestiges de mon enfance.

Maddy Bornstein / Marie-Thérèse Pent

Une journée en plein air

Tu es la benjamine d'une famille de trois sœurs. D'habitude, tu passes toutes tes journées dedans. Vous trois, vous avez des parents extrêmement stricts, et ils vous interdisent de faire un grand nombre de choses. Toi, la plus jeune, l'ennui te ravit fréquemment. Tu dois régulièrement déployer ton imagination pour te divertir. Tu crées souvent des scénarios dans lesquels tu fais face à une grande aventure où tu es l'héroïne. Tes sœurs, pour une raison ou une autre, semblent avoir plus de facilité à rester à l'intérieur. Elles semblent contentes de lire des livres, de faire leurs devoirs, d'étudier ou de regarder la télévision ; ta mère vous permet de la regarder pendant le week-end. Toi, en revanche, tu as toujours envie de faire quelque chose d'amusant ou de nouveau. Tu as beaucoup d'idées de jeux, mais tes sœurs ne veulent pas y participer. Peut-être elles sont trop mûres pour les jeux d'enfants.

Mais aujourd'hui, la situation est différente. C'est une merveilleuse journée d'été. L'école est fermée. Tu n'as pas de devoirs, aucune obligation. Aujourd'hui, il fait chaud dehors. Le ciel est d'un bleu magnifique. Les nuages, blancs et pelucheux, ressemblent à des boules de coton. Ils ne bloquent pas le soleil, qui darde ses rayons éblouissants sur tout le pays. Aucune pluie n'est prévue. L'air est frais et doux, ni trop humide, ni trop sec. L'atmosphère est sereine, comme s'il était impossible qu'un problème t'atteigne aujourd'hui. La bonne énergie exige que tu te sentes heureuse à l'intérieur, comme si c'était aujourd'hui où toutes tes aventures allaient vraiment se réaliser. Un jour, quand tu réfléchiras à cette journée, une chanson jouera dans ta tête : " *L'été, et la vie est aisée !* "

Aujourd'hui, vous trois filles allez faire du vélo avec votre père ! C'est le week-end, donc il n'est pas occupé. Vous pouvez sortir, ce que vous n'avez pas le droit de faire sans la présence d'un chaperon. Aujourd'hui, vous serez libres de vous amuser sans vous soucier de quoi que ce soit. Aujourd'hui, le monde entier vous appartient. Faire du vélo avec votre père a l'air d'une cérémonie. D'abord, il doit préparer les trônes. Les pneus des vélos doivent être remplis d'air. Il y a une machine qu'il attache à sa voiture, puis aux pneus des vélos. Comme par magie, les pneus, ramollis par la désuétude, deviennent fermes. Les chaînes doivent être contrôlées. Si elles ne fonctionnent pas, il les réparera avec une compétence et une vitesse qui te surprendront, même quand tu seras adulte. Ensuite, il faut vous couronner toutes les trois. Il y a des casques enfermés dans le cabinet. Il faut les dépoussiérer, puis les fixer solidement sur vos têtes. Tu roules un peu sur ton vélo dans l'allée pour t'assurer que tout est en ordre. Tout fonctionne ! Maintenant, vous êtes toutes les trois prêtes.

Ton allée est inclinée et, lorsque tu la descends, le vent te frappe au visage à grande vitesse. Pendant une seconde, tu ne peux plus respirer jusqu'à ce que tu ouvres la bouche. Dans ton estomac, il y a un millier de

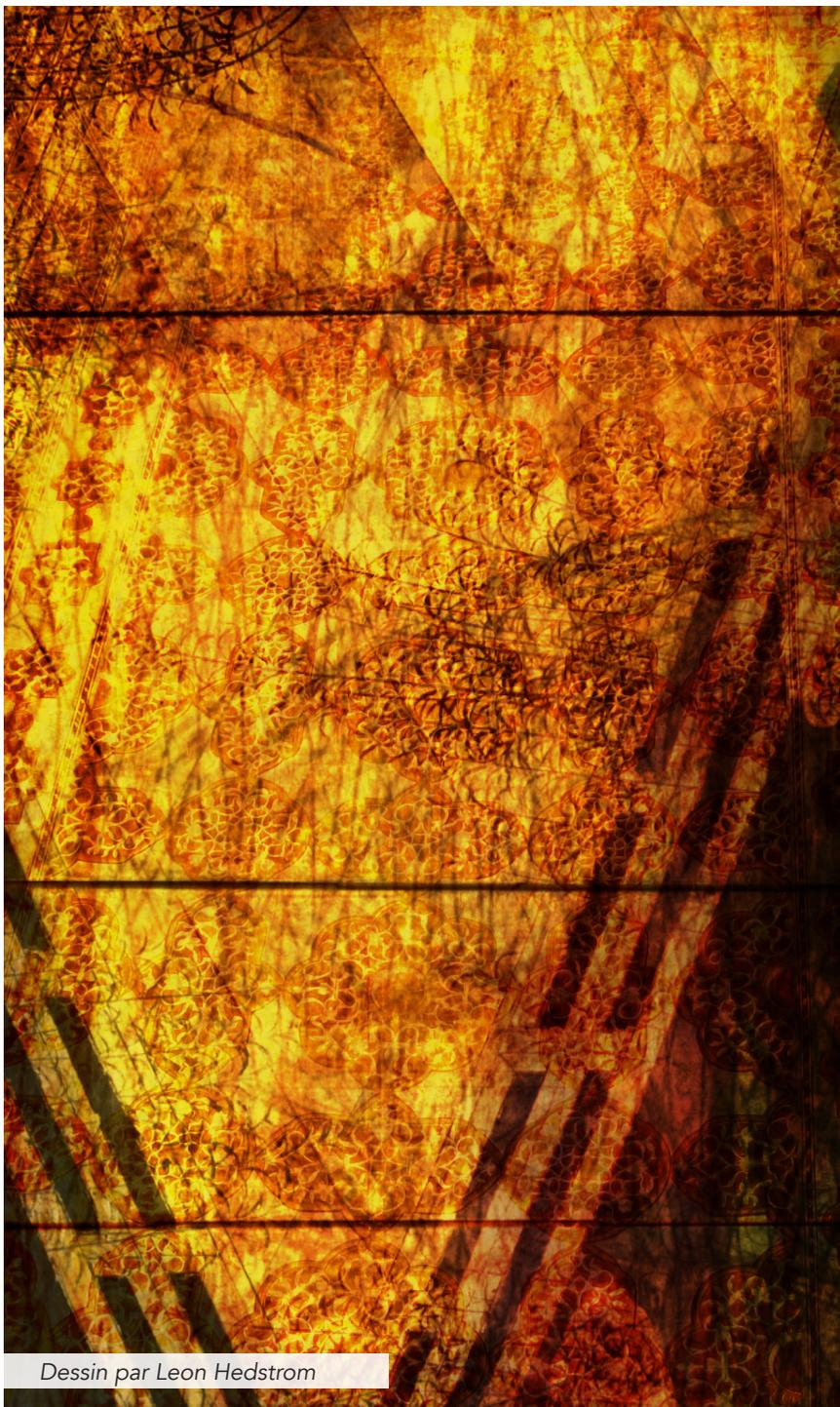
papillons. Tu entends le bruit des pneus contre la terre, une chanson qui t'encourage à continuer. Tu regardes le paysage et tu admires ce que tu vois. Lorsque tu as quitté le garage, la lumière était un peu éblouissante, mais maintenant tes pupilles se sont rétrécies et tu peux tout absorber. La route a une nouvelle tenue pour l'été : une nouvelle couche de goudron. Un noir sublime, frais et intact. Le vert de la pelouse de tes voisins est lumineux. Chaque brin d'herbe est un coup de pinceau dans une peinture plus précieuse que la Joconde. Les couleurs de leurs fleurs t'appellent comme pour te dire bonjour. Elles se balancent doucement dans la brise légère. Le chien d'un voisin aboie. Il essaie de te suivre, mais il ne peut pas dépasser les limites de la clôture invisible que tes voisins ont installée. Mais contrairement à lui, tu peux aller plus loin.

Quand tu as commencé, tes sœurs et ton père étaient derrière toi, mais pas pour longtemps. Ils sont plus âgés, plus grands, plus forts et plus rapides, avec des jambes plus longues, et tu as du mal à les suivre. Tu essayes de plus en plus fort de les suivre, mais tu n'y arrives pas. Pendant un petit moment, toi, la plus petite, tu es seule. Lorsque tu es seule, c'est comme si les couleurs du ciel, des fleurs et de la terre noire étaient un peu plus sombres. Les papillons dans ton estomac deviennent des oiseaux angoissés. Ils redeviennent des papillons quand tu les vois devant toi. Ils se sont arrêtés, en attendant que tu les rattrapes. Tu pédales doucement pour les rejoindre. Vous repartez tous les quatre.

Au bout d'un certain temps, le bleu majestueux du ciel se teinte de rouges, de jaunes et de roses éclatants. Le soleil commence à s'avachir, comme un ouvrier qui a travaillé toute la journée et qui a hâte de retrouver un foyer calme et réconfortant. La brise calme devient un peu plus fraîche. Les grillons commencent à chanter. La lumière d'une luciole attire ton regard, puis disparaît rapidement, comme si elle jouait à cache-cache. Mais il n'est plus temps de jouer, il est temps de rentrer. Vous vous arrêtez tous les quatre à un endroit où vous pouvez voir plus clairement le coucher de soleil avant de rentrer. Cela fait mal de le regarder trop longtemps, mais la beauté de ce que tu vois fait disparaître la douleur. Le retour est beaucoup plus rapide que le trajet initial, les jambes fatiguées se déplacent lentement, comme dans de la mélasse. Tu es épuisée, mais d'une manière agréable. Lorsque vous entrez dans le garage, le son puissant de sa fermeture te signale que la journée est terminée, comme une cloche qui vous fait quitter l'école.

Tu es absolument satisfaite. Le verre d'eau froide que tu bois ensuite est comme le nectar des dieux, et tu souris en pensant à la journée passée.

Emefa Dzodzomenyo / Marie-Thérèse Pent



Dessin par Leon Hedstrom

La Moustache

Tu es la plus jeune des trois filles. Un matin, tu te réveilles en entendant un vacarme venant du bas de ta petite maison à l'ouest de Chicago. Tu descends à toute vitesse et vois ta mère et tes sœurs devant l'ordinateur. Papa vous a appelées !

À plus de 11 000 kilomètres de distance, ton père est sous une tente à Kandahar, en Afghanistan, après avoir fait la queue pour le temps d'ordinateur qui lui est alloué. Tu ne l'avais pas vu depuis six mois, depuis qu'il a été déployé avec l'armée. Tu sais qu'il doit protéger la nation, mais à cet âge tu ne comprends pas vraiment ce que ça veut dire. Tu n'as que sept ans, après tout. Ce que tu comprends, c'est qu'il est parti et qu'il te manque.

L'écran de l'ordinateur est flou au début à cause de la mauvaise connexion, mais après quelques secondes tu vois ton père. Mais ce n'est pas le père auquel tu avais dit au revoir six mois plus tôt à l'aéroport d'O'Hare ; ce père a une moustache.

Tu es complètement bouleversée, choquée.

« Tu t'es laissé pousser la moustache ? Mais pourquoi ? Tu ne ressembles plus à celui que j'ai connu ! » lui dis-tu. Ton père rit, mais ce n'est pas ton père. C'est un père avec une moustache.

Les larmes commencent à tomber, de toi et de tes sœurs aussi. Évidemment, ce n'est pas la moustache qui te dérange vraiment. C'est le fait que tout change et que ton père avait eu le temps de se laisser pousser la moustache sans que tu le saches. C'est qu'il a l'air si différent de comment il était chez vous. Tu veux qu'il redevienne normal, qu'il ressemble à ton père rasé de près qui dort juste au bout du couloir.

Ton père promet de se raser aussitôt que possible et tu te calmes suffisamment pour rattraper le temps perdu pendant quelques minutes. Mais après, tu dois lui dire au revoir. Chaque soldat a seulement huit minutes pour parler avec sa famille et la plupart de ce temps a été occupé par la discussion sur la moustache.

Ta sœur, Maeve, pleure plus que toi ce jour-là. Tu fais un dessin de votre chien, Scout, pour lui remonter le moral. Elle pense que c'est un lion et vous riez tellement que vous oubliez presque la moustache.

« Crois-tu que Scout se sentira bizarre quand Papa rentrera chez nous ? » lui demandes-tu, en projetant tes sentiments sur votre chien. « Sera-t-il bouleversé ? Il ne l'a pas vu depuis si longtemps. »

« Peut-être, » me répond Maeve, « Mais tout ira bien. » Heureusement pour toi et Scout vous deux, elle a raison.

Six mois plus tard, ton père rentre finalement après un déploiement exceptionnellement long. Une mission de dernière minute au golfe Persique l'a éloigné pendant 14 mois au total. Il est rasé de près, comme d'habitude, mais tout ne rentre pas à la normale.

Tout autour de toi, les gens te disent ce que tu « devrais » ressentir. Soulagée, ravie, réconfortée. Et c'est vrai, mais tu es aussi débordée, timide, déstabilisée. Au lieu de te sentir immédiatement à l'aise avec ton père chez vous, tu demandes à ta mère si ta tante peut te conduire à l'entraînement de basket ce soir, au lieu de ton père, parce que « c'est ce qu'elle a toujours fait. »

« Pas toujours, » te rappelle ta mère. Juste depuis les 14 derniers mois.

Heureusement, ton père ne perd pas de temps à se réhabituer à ta vie. Le lendemain de son retour, vous allez au zoo. Le suivant, il te conduit à ta réunion de « Girl Scouts ». Il accompagne tes sorties pédagogiques, entraîne ton équipe de foot et vous lit des histoires à tes sœurs et à toi tous les soirs avant de vous mettre au lit. Lorsque vous êtes en voiture, vous chantez avec Gaelic Storm, son groupe de musique irlandais préféré, ou il te pose des questions sur l'école. Non seulement il est chez vous, mais il est présent.

Il pleure beaucoup après tout ce qu'il a vu, et son ouverture d'esprit et sa vulnérabilité te permettent de le connaître à nouveau. Après une période d'adaptation, ton père et toi devenez plus proches qu'avant.

Pendant ta vie, il est déployé encore — et encore. Chaque fois, il y a des nouvelles avancées technologiques — iMessage remplace les lettres, FaceTime sur ton portable remplace Skype sur l'ordinateur de ta famille — ce qui rend votre lien de plus en plus facile à maintenir. Tu grandis, et tu commences à comprendre pourquoi il pleure beaucoup. La moustache devient une légende dans ta famille et ton père l'utilise toujours même après tant d'années.

« Allez, les filles, rangez votre chambre ou je me laisserai pousser une autre moustache. »

Fiona Roach / Marie-Thérèse Pent

Echos d'une Cascade

Tu es la deuxième des quatre poussins.

Lors de la deuxième grossesse de ta mère, ton père était en mission humanitaire à Madagascar. Dans l'avion d'Air Madagascar en partance de Johannesburg, une hôtesse portait un prénom nouveau et joli : Riana. Ton père lui demanda d'où il provenait. Elle lui répondit que cela voulait dire « cascade » en malgache, surtout une vibrante cascade. Pendant son séjour, ton père a aimé Madagascar et découvert que les Malgaches affectionnaient prénommer leurs petites filles Riana. Tu aurais été nommée Carolina comme Tata Caroline, l'une des petites sœurs adorées de ton père. Mais le nom cascade résonnait très fort dans le cœur de papa géographe. Dès qu'il le put, il appela ta mère pour lui révéler sa nouvelle découverte. Ils décidèrent donc que si le bébé naissait fille, elle serait leur petite cascade, pétillante d'intelligence, de joie et de vie à partager avec le monde.

Le souhait de tes parents s'est réalisé à ta naissance. Tu étais un bébé souriant et très vivant. En plus, tu ressemblais à une Malgache ! Les amis malgaches de ton papa ont visité la maison à Johannesburg et t'ont adorée. Ton papa a capturé tellement de photos et vidéos de ta curieuse vie quotidienne en couches, salopettes et vêtements dignes de poupée (ta maman adorait t'habiller). Tu grimpais partout. Tu touchais tout et ouvrais grands les yeux pour tout voir et découvrir. La famille t'a vite encouragée à jouer et danser. Tu aimais beaucoup faire deux choses : vider les placards de la cuisine et du couloir complètement au hasard et te mettre en jupe pour danser sur la musique africaine et antillaise devant toute la famille. A vrai dire, tu étais une petite force.

Tu es née juste un an après l'arrivée de ta petite famille (ta grande sœur, qui avait neuf ans, et tes parents) en Afrique du Sud. Ta maman t'a attendue pendant cinq ans. Sa belle-famille au Cameroun chuchotait qu'elle ne ferait probablement pas d'autres enfants. Mais elle rêvait d'en avoir quatre, deux filles et deux garçons. Comme par magie, malgré les délais, elle a accouché de son premier fils, portant le prénom de ton père, exactement dix-huit mois après toi. Une surprise qui t'a très vite arrachée au statut d'adorable cadette. Ta mère et ta sœur vous appelaient les jumeaux manqués en raison d'un écart à peine senti et de nombreuses activités et querelles que vous continuiez de partager. L'année de la première Coupe du Monde de football en Afrique marque l'arrivée du vrai dernier : le deuxième fils rêvé de maman. Vous êtes alors devenus une grande famille de six caractères distincts qui s'entendent assez bien pour pouvoir passer de longues heures de route en vacances sans le moindre étouffement.

A l'école, tu étais réservée, alors qu'à la maison, tu passais pour une pipelette. Généralement, cela ne t'a pas causé problème en classe car tu travaillais bien et quand tu levais la main, tes enseignants savaient

que tu avais pris le courage d'exprimer tes pensées soigneusement formulées. Tu t'es toujours demandé pourquoi tu ne pouvais pas parler librement comme les autres. Cela t'a souvent fait de la peine car c'était le sujet de nombreuses discussions avec tes parents et tes professeurs. Ils admiraient la perfection de ton travail, mais se demandaient comment te faire parler en dehors des devoirs notés.

Pourtant, ta créativité s'exprimait librement, éclatante et vibrante. Tu étais remarquée pour tes œuvres artistiques, que ce soient des dessins inspirés de mangas ou des interprétations au piano de bandes originales de films, apprises par cœur. L'art était ton refuge, une échappatoire où ton esprit s'évadait, reflétant tes idées et interprétations de la vie : des films, des livres, des poèmes, et même tes propres rêves et ton imagination.

En grandissant, les amis venaient et partaient, caractéristique de l'école internationale et des familles expatriées. Avant la sixième, tu as fait l'expérience de commentaires blessants et de connexions éphémères, ce qui a parfois entaché ta confiance en toi. Tu en souffres peut-être encore. Malgré ces épreuves, tu entretiens toujours une relation avec la petite Chloé, qui est retournée en France avant la cinquième, par des échanges de messages et de lettres physiques. Tu ressens souvent une forte nostalgie des bons temps passés dans le pays de ton enfance qui seront toujours gravés dans ton esprit.



Quand ta grande sœur a quitté la maison pour aller à l'université en France, tu t'es sentie seule. A seulement neuf ans, ce changement majeur dans ta vie a été à la fois anticipé et douloureux. Votre écart d'âge a toujours étonné les autres, mais vous restez proches. Les moments où vous étiez quatre enfants à la maison te manquent. Chaque période de Noël et les deux semaines d'été où tout le monde est réuni deviennent des moments encore plus précieux. Tes frères et sœur sont plus que de simples amis ; avec tes parents, tu les aimes

tellement fort que tu te retrouves en larmes en pensant à eux. Les souvenirs de votre vie de famille, riches et complexes, sont à la fois inexprimables en quelques mots et pourtant, ils t'apportent un réconfort face aux défis de l'immigration aux États-Unis et la persistance de ta solitude due aux difficultés d'intégration et d'amitiés.

Le constat d'avoir perdu le goût des simples plaisirs que ressentait cette petite cascade en regardant tes images d'enfance te fait peur. Mais ta maman te rappelle que tu es toujours pleine d'eau. Ton papa le voit aussi. Alors que tu continues de grandir et de changer, la petite fille dont tes parents te racontent les histoires t'accompagne dans chaque instant de ta vie. Photo Bébé_Riana_T.jpg a vie. Parfois, tu en prends conscience et cela te remplit le cœur d'un doux sourire.

Riana Tadonki / Marie-Thérèse Pent

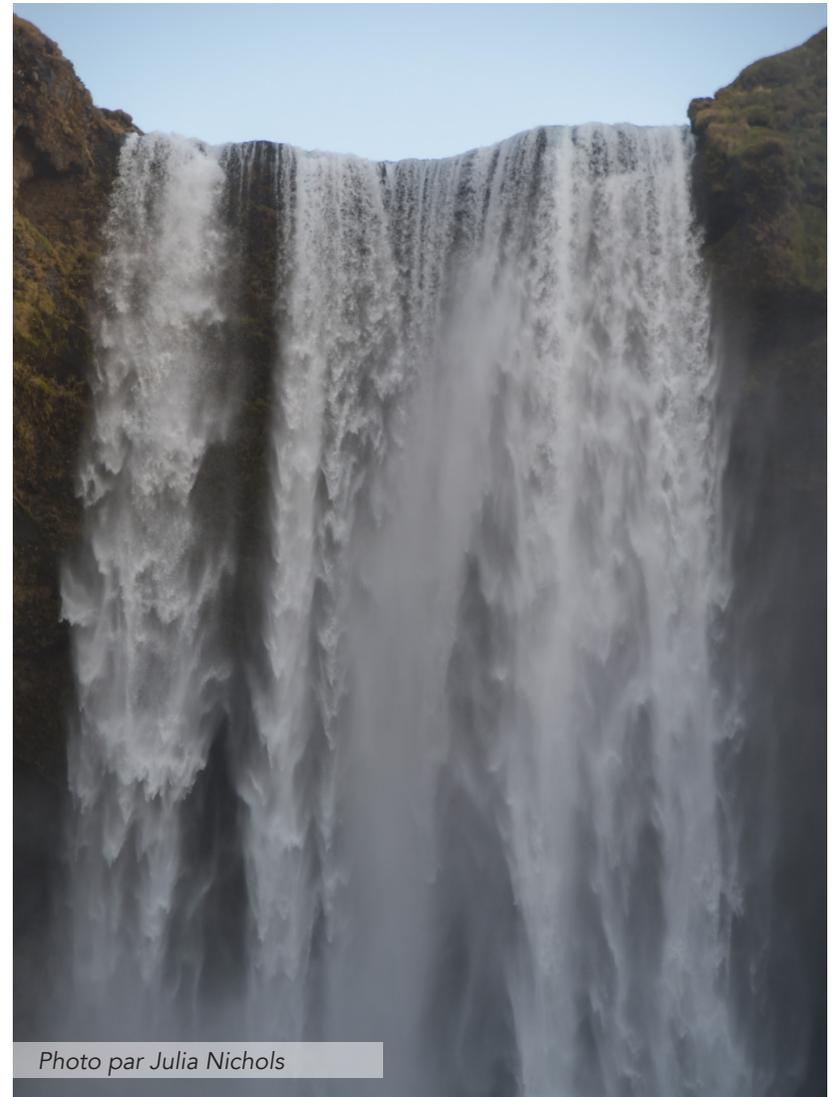


Photo par Julia Nichols

Portrait d'une famille moderne

Tu es le dernier de deux enfants. Le deuxième, mais le dernier. Ta famille nucléaire est petite et proche. Chaque membre joue son rôle pour toi. Ta mère, pleine de compassion, est une dévouée naturelle grâce à ses journées de travail passées en tant qu'institutrice avant la naissance de ton frère et de la tienne. Ton père, intelligent et pragmatique, t'enseigne des leçons précieuses, mais il conserve son amour pour toi et ta famille. Ton frère, drôle et passionné, te fait rire à chaque fois que tu lui parles.

Le plus souvent, ta mère est à la cuisine. Elle boit un verre de vin en même temps qu'elle cuisine un autre dîner merveilleux fait avec amour. Toi, assis à la table de cuisine en faisant tes devoirs, tu essaies de l'aider et parfois elle te le permet. Mais, elle te rappelle au fait qu'elle préfère faire la cuisine ce qu'elle aime faire pour les personnes qu'elle aime : sa famille. Ton frère reste dans sa chambre jusqu'au moment où le dîner est prêt et parfois quelques minutes plus tard, en vivant toujours dans son propre monde.

Chaque jour, une demi-heure avant que le dîner soit prêt, ton père arrive à la maison après une journée de travail longue et dure. Il donne un baiser à ta mère avant de te demander comment ta journée s'est passée. Quand tu étais jeune, ses cravates t'ont fasciné avec toutes leurs couleurs et tous leurs dessins. Comme un jeu, il vous a permis à toi et ton frère de les enlever. La manière dont la cravate glissait à travers le col de sa chemise vous a amusés infiniment. Après de nombreuses années, il a arrêté de porter des cravates et tu as appris qu'il n'a jamais aimé les porter, mais la joie que ton frère et toi vous avez ressentie grâce à ses cravates, était un défi envers lui-même qui en valait la peine.

La maison est pleine de l'odeur douce de la nourriture que ta mère a préparée et la table est prête pour le repas. Ton frère descend les escaliers et tout le monde s'assoit sur sa propre chaise en attendant avec envie de manger. Pendant le dîner, chaque personne partage des détails de leurs journées en écoutant attentivement celui qui parle comme chaque nuit chez vous. Ces moments te rendent reconnaissante de la manière dont tes parents vous ont élevés ton frère et toi et tout ce qu'ils ont sacrifié pour vous. Par-dessus tout, tu es reconnaissante de savoir le sentiment d'amour familial.

Au début de leurs carrières, tes parents ont décidé de déménager à Washington DC. Ils ont grandi séparément dans l'Ohio, à seulement 14 kilomètres l'un de l'autre. Mais, ils ne se sont jamais rencontrés. Tous les deux installés sur la côte est, ton père, un jeune avocat pour le département de la justice, et ta mère, une maîtresse à l'École de la Cathédrale Nationale, ont été finalement présentés l'un à l'autre grâce à leur ami commun. Washington D.C., une ville de promesse pour leurs vies professionnelles est devenue un endroit de promesse pour leur amour et l'endroit où ils enlèveraient leur famille ensemble.

Ils sont devenus un couple plus tard que la normale dans ces années-là. Ton père avait quarante et un ans, était divorcé et père d'un enfant qui est mort il y a juste quelques années. Ta mère avait trentecinq ans, était célibataire. Leur histoire d'amour te rappelle que l'amour incondicional t'attend. Tu espères vivre un mariage aussi heureux et aussi réussi que le leur.

Tu es la cadette. Ta proximité en âge avec ton frère représente maintenant ta proximité en amitié. Mais, quand vous étiez adolescents, cette proximité vous a divisés. Vous deux avez voulu être des individus, mais cette individualité ne pouvait pas exister dans l'ombrage de votre fratrie qui s'est profilée à vos côtés. Tu ne peux pas être plus différente que ton frère. En tant qu'enfants, ce fait était difficile à réaliser. Toutefois, tu possèdes la connaissance de voir qu'il a établi la route pour toi celle que tu suis maintenant. Tu as de la chance de partager non seulement les mêmes gènes mais aussi les mêmes expériences avec quelqu'un. Voici la beauté dans les frères et les sœurs. Il est le seul que tu as. Bien que vous n'habitiez plus dans la même maison ni au même endroit en fait, vous deux faites partie du même cœur. C'est un privilège de grandir avec quelqu'un.

Néanmoins, l'enfance est partie aujourd'hui. Ta famille a vendu ta maison d'enfance pour rentrer en Ohio. Tes parents et leur vieillesse t'inquiètent. Tu commences à te demander à quoi ressemblera un monde sans tes parents. Ils t'ont montré tout ce que tu sais et t'ont donné chaque don qu'ils pouvaient. Les vacances que tu as passées avec ta famille t'ont fait voir le monde et t'ont donné la passion de voyager et de tout vivre intensément. Mais, tu voyages déjà sans eux. Durant toute ta vie, tes parents étaient là pour toi à ton côté ou au téléphone. Tu sais que ce ne pourra pas toujours être le cas.

Tu te fais le plus de souci pour ton père. Il subit la maladie de Parkinson. Il est différent. La maladie de Parkinson l'a changé, mais tu l'aimes encore. Le changement fait malheureusement partie de l'acte de mûrir. Tu t'inquiètes pour ta mère aussi et les changements qu'elle doit traverser tous les jours. Pendant que tu grandissais, elle est devenue une amie autant qu'elle est ta mère. Dorénavant tu dois être là pour elle aussi en lui montrant ton soutien. Cependant, au cœur de ta famille, l'amour existe et ça ne changera jamais.

Alice Hurley / Marie-Thérèse Pent

Ce dimanche de juin

Le 20 juin 2021. L'air de ce dimanche de juin sentait l'excitation alors que nous anticipions une nouvelle aventure pendant cet été de liberté et d'indépendance. Une fois que nous arrivâmes à la gare, nous prîmes un taxi jusqu'au centre-ville. À travers la vitre, les collines qui avaient pris une couleur vert foncé grâce aux pluies printanières nous enchantaient. En descendant de la voiture, la douce chaleur de ce dimanche de juin se répandit sur ma peau. Nos petites robes blanches papillonnaient dans la brise d'une mer suffisamment proche pour sentir son odeur mais trop loin pour l'apercevoir encore. Pendant une dizaine de minutes, nous nous posâmes sur un banc en bois couvert d'une couche de peinture blanche écaillée, qui résidait sous un délicat pavillon vert pour boire quelques gorgées d'un café au lait.

Des maisons charmantes de style colonial décoraient les rues, avec des porches enveloppants, des colonnes blanches scintillantes et de grands espaces ouverts à l'herbe parfaitement tondue. Peu de temps après, nous arrivâmes dans la rue comptant les demeures somptueuses des familles les plus riches de la belle époque. Cette fois, il était possible de voir la mer brillante un peu au loin, ses petites vagues ondulant doucement en ce dimanche de juin. Je notai les adresses des plus belles maisons, espérant un jour en posséder une.

Nous pénétrâmes dans un couloir de marbre blanc, d'or et de miroirs. Le décor luxueux m'émerveilla et je songeai à la fortune qu'avait dû accumuler le maître de cette maison. En contemplant le tableau rococo qui recouvrait le plafond, je fus transportée dans un monde de beauté et de richesse, et m'imaginant princesse dans ma petite robe blanche ce dimanche de juin, me perdis dans un royaume de fantaisie.

Mais c'étaient les jardins que je trouvais tellement séduisants ; avec leurs prés verdoyants qui me donnaient envie de marcher pendant des heures et des heures et de me perdre dans les forêts de chênes luxuriantes. Ce que j'aurais donné, ce dimanche de juin, pour être un de ces êtres majestueux languissant sous le soleil estival jusqu'à la fin de mes jours. Je pris sa main et nous courûmes en trébuchant, formant un cercle imparfait, tant nous fûmes ivres de bonheur. Quelque part dans l'étendue verte se trouvait une fontaine en marbre blanc possédant des jets d'eau d'un bleu clair qui aidaient à dissiper la chaleur de ce dimanche de juin et nous rafraîchissaient lorsque nous nous assîmes sur l'herbe à son côté.

Un sentiment de calme et de joie parfaite s'installa dans mon esprit. Nous parlâmes à la fois de tout et d'absolument rien : de nos rêves, de nos pleurs et comment nos vies allaient changer à jamais. Lorsque nous

épûsâmes tous ces sujets, un silence parfait s'établit entre nous, parfois rompu par le chant des oiseaux ou le ruissèlement de la fontaine à nos côtés. Je me perdis dans mes pensées, songeant à la fin de mon enfance heureuse. Pourtant, la tristesse potentielle fut complètement éclipsée par la joie de vivre ce dimanche de juin dans ce moment parfait, dans cet endroit parfait, en parfaite compagnie.

Claire Iben / Marie-Thérèse Pent



Photo par Marie-Thérèse Pent

Io mi sento a casa quando sono
circondata dalle persone che amo di più.
Non è importante se siamo bloccati nell'aeroporto alle due di mattina,
aspettando l'aeroplano con molta fame,
spremuti in una macchina per più di dieci ore,
o persi nella città durante la vacanza.
La casa è dove possiamo arrabbiarci senza paura
perché sappiamo che la rabbia non è
permanente
però l'amore dura.
Nonostante il tempo che passa
o la distanza tra noi,
io abbia sempre una rete
preparata a prendermi se cado.
Quando sorrido ogni volta
che vi incontro dopo molto tempo
separati.
Quando ridiamo mentre giochiamo
insieme.
Quando ci abbracciamo e io
so che niente mi può fare male.
Quando sono con voi,
sono a casa.

Jenny Aguilar / Massimiliano Delfino

Una mattina differente

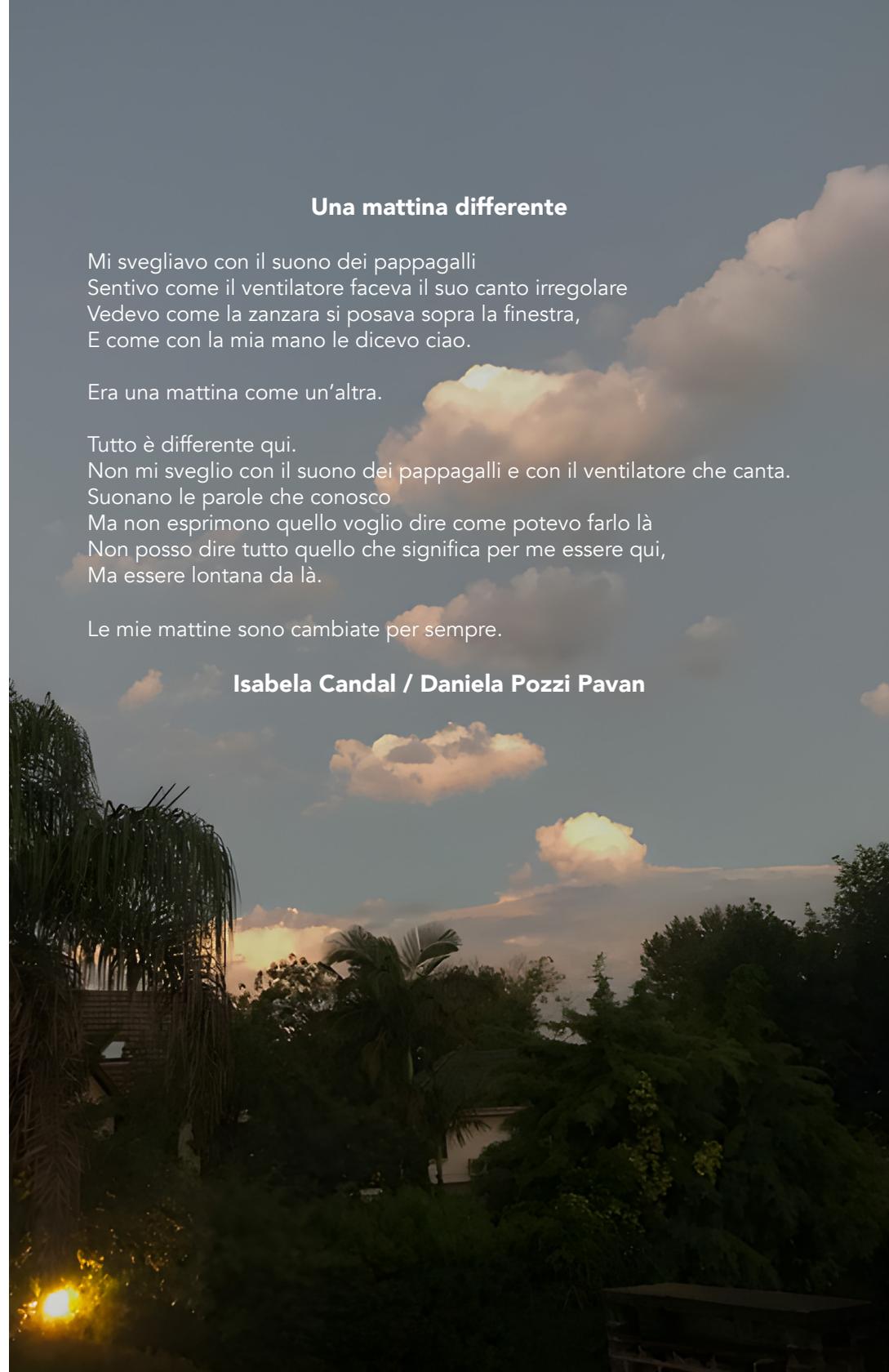
Mi svegliavo con il suono dei pappagalli
Sentivo come il ventilatore faceva il suo canto irregolare
Vedevo come la zanzara si posava sopra la finestra,
E come con la mia mano le dicevo ciao.

Era una mattina come un'altra.

Tutto è differente qui.
Non mi sveglio con il suono dei pappagalli e con il ventilatore che canta.
Suonano le parole che conosco
Ma non esprimono quello voglio dire come potevo farlo là
Non posso dire tutto quello che significa per me essere qui,
Ma essere lontana da là.

Le mie mattine sono cambiate per sempre.

Isabela Candal / Daniela Pozzi Pavan



La mia foresta pluviale

Essere portoricana permea tutto nella mia vita. La mia idea di famiglia è molto simile a come gli italiani pensano alla loro — è una vera comunità.

Per me, una foresta pluviale è come la mia famiglia perché lì, conosco tutto e so dove mi trovo.

Lì,
mi sento sicura e amata, perché mi ricorda
di molti momenti belli nella mia vita.

Cosa è una foresta pluviale?
Non è altro che una comunità sostenibile, ma
Con un po' di instabilità.

La mia foresta pluviale è una comunità più grande
Tutte vivono insieme,
non molto lontano uno dall'altro.

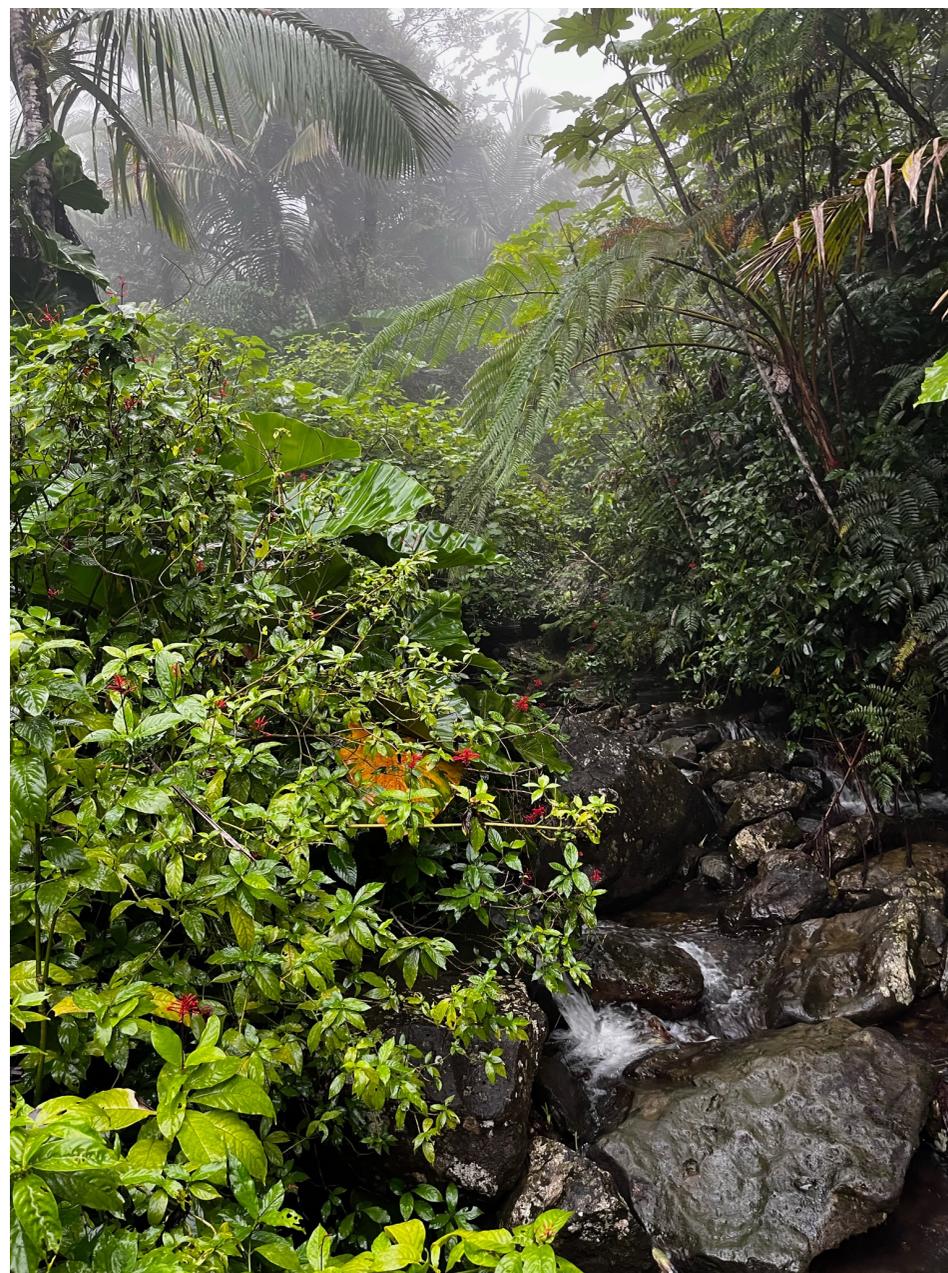
Lì,
c'è la gente di cui ho bisogno per vivere
E che mi ha insegnato i miei valori.

Le pietre mi danno equilibrio,
il sole mi dà energia,
la pioggia mi dà vita,
la cascata mi diverte e
le stelle mi ricordano dei bei ricordi.

Ma in qualsiasi crisi generale,
la mia foresta pluviale mi sostiene
e solo con i suoi elementi posso vivere
felice

Fino alla mia ultima notte,
fino alla fine del mondo.

Bettina Sánchez / Daniele Biffanti



Quando il mondo è in pace
Non è quello che fai quando c'è il sole,
Quando l'acqua è piatta,
Quando il vento è calmo,
E il mondo è in pace.
no.
Non sono le azioni che fai quando tutti guardano,
Quando tutti sono d'accordo con te,
Queste azioni non definiscono il tuo carattere.
È quello che fai quando sei solo,
Quando non segui nessuno e fai la tua strada,
Quando ci sono temporali e tutti gli altri hanno paura di fare qualcosa.
Devi definire te stesso.
Il momento migliore è stato ieri,
Ma il secondo momento migliore è oggi.

Jax Mantione / Massimiliano Delfino

Monsieur la Gargouille

Que vois-tu
d'un tel niveau,
Portant le ciel
Comme un si grand chapeau ?
Taillé en pierre,
T'as la tête d'un taureau ;
Et au bout de tes jambes, il y a
Les sabots d'un agneau.

À tes côtés, deux ailes (assez lourdes)
T'empêchent de t'envoler;
Et tu pleures et tu pleures,
Et tu ne seras pas consolé.
Tu t'accroches à la cathédrale :
Complètement isolé.
Loin de la terre,
Tu deviens une bête affolée.

Le dimanche, le son des cloches
Interrompt tes rêves.
Au-dessous, un troupeau de fidèles
–quelques descendants d'Adam et d'Ève –
S'approche de ton nid,
En priant pour une messe très brève.
Et tu vois tout ça, de ton perchoir là-haut :
si l'église est un arbre
Monsieur, tu en es la sève.

Lindsey Smith T / Marie-Thérèse Pent

Poesia per un amico

Gli alberi durante l'estate
Stanno crescendo insieme
Il tempo parte velocemente
Non ricorderemo i colori
Quando la stagione cambia
Ti ricordo come gli alberi
Crescevamo insieme
Ma le memorie vanno
Gli alberi solo si sentono
Adesso le memorie
Sono più emozionali
Della realtà
Stiamo crescendo
Non siamo alberelli
Gli alberi non sono stoici
La natura cambia
In piccoli modi
Già sono cambiato
Non me ne sono accorto
Parliamo come gli alberi
Nei colori storici
Le memorie dimenticate
In un altro mondo
Siamo alberi nel bosco
Ci crogioliamo nel sole
Tutti insieme per l'inverno

Charlie Bavis / Paola Morgavi

L'eclissi



solo di notte, lei parla alle stelle
a volte lei brilla, a volta è scura
ma chiude gli occhi quando lui esce

quando lui esce, il giorno è luminoso
lo ascoltano, è al centro di tutti loro
ma chiude gli occhi quando lei esce

per anni infiniti, ballano separatamente
a volte passano, ma non si notano l'un l'altro
lui grida nel giorno, lei piange nella notte.

ma una volta la luna ha incontrato il sole
e per tre brevi minuti, è giorno e notte
e per questi tre minuti, si incontrano

e si baciano sotto le stelle durante il giorno

Allie Salyga / Daniela Pozzi Pavan



Dessin par Leon Hedstrom

We would like to thank all the students who submitted their work to *Rosa la Rose* and the faculty who motivated them to do so.

To the following photographers, we give many thanks: Isabela Candal, Emily Chow, Francesa Fischer, Julia Nichols, Emma Relyea, Allie Salyga, Bettina Sánchez, and Valeria Yzaga.

Many thanks to Kaeoli Sapp for her paintings.

Faculty Coordinator and Editor:

Marie-Thérèse Pent

Design Editors:

Leon Hedstrom, Hanna Rodriguez, and Jasmine Sun



Northwestern

Department of
French and Italian